

## DES CONSTITUTIONS MODERNES.

### DEUXIÈME ARTICLE.

#### CONSTITUTION ANGLAISE.

Il n'est pas de pays dont l'histoire, dont la vie tout entière, politique ou civile, nous doive plus intéresser et soit plus intimement liée à la nôtre, que celle de l'Angleterre. De longues et fréquentes guerres, des traités qui semblent destinés à les finir par une alliance fraternelle et durable, rapprochent à chaque instant, dans l'histoire européenne, le nom de ces deux nations, placées à l'avant-garde de la civilisation et choisies, par la Providence, pour la répandre sur le monde entier. De plus, la constitution anglaise a été, on peut le dire, mère de la nôtre : c'est donc elle qui doit nous occuper immédiatement après notre constitution nationale.

Les institutions et les lois qui ont successivement régi la Grande-Bretagne, offrent une suite, une filiation non interrompue. Là, point de ces crises dans lesquelles on voit un système entièrement neuf remplacer un autre système, et quelque radicale que semble une révolution en Angleterre, les changements que les plus grands événements ont jusqu'ici apportés dans la constitution, ont toujours eu leur source logique et naturelle dans l'ancienne législation.

La division territoriale actuelle de l'Angleterre remonte certainement aux anciens rois saxons, peut-être même aux Bretons, que ceux-ci dépouillèrent. On sait, à n'en pouvoir douter, que lorsque l'Heptarchie (les sept royaumes) fut réunie sous un chef unique, en 827, le pays était déjà divisé en comtés (*shires*), ayant chacun leur *alderman*, ou comte particulier.

Le jury, une des plus belles institutions judiciaires de l'Angleterre, remonte au moins à Alfred, c'est-à-dire au neuvième siècle.

On croit retrouver le parlement dans l'antique assemblée du *wittenagemot*, que la conquête normande ne détruisit qu'imparfaitement.

Elle eût bien voulu tout détruire pourtant, cette conquête, dont le chef, Guillaume, duc de Normandie, eut un moment l'idée de faire disparaître jusqu'à la langue des vaincus. Mais tous ses efforts furent inutiles, et toujours les Anglais réclamèrent comme leur droit *les bonnes lois du roi Edouard*. C'est, on peut le dire, sur ces lois qu'est basée aujourd'hui encore la constitution anglaise, dont nous allons essayer de vous donner une idée, mesdemoiselles.

Cette constitution repose presque en son entier sur la *grande charte*, qu'en 1215 les barons révoltés arrachèrent au misérable Jean Sans-terre.

La révolution de 1649, qui fit tomber la tête de Charles I<sup>er</sup>, ne changea que momentanément le gouvernement, en substituant la république à la monarchie. Dès 1660 le fils du monarque décapité, Charles II, remonta sur le trône avec des privilèges égaux à ceux qu'avaient possédés ses ancêtres, et quand son frère Jacques II, qui lui succéda, violant toutes les lois, blessant les sentiments les plus chers du peuple qu'il était appelé à gouverner, se fit enfin chasser, Guillaume III, qui prit sa place, ramena, par la *déclaration des droits*,



l'Angleterre à sa constitution ancienne et naturelle.

Le gouvernement de l'Angleterre est monarchique, constitutionnel et représentatif; trois pouvoirs le composent : le roi, chef de l'église établie, aussi bien que du gouvernement politique et civil; la chambre haute, ou chambre des lords, dans laquelle siègent héréditairement les aînés des grandes familles aristocratiques et les grands dignitaires de l'église; la chambre basse, ou chambre des communes, dont les membres sont élus à peu près comme sont élus nos députés.

La couronne d'Angleterre est héréditaire, non de mâle en mâle, mais aussi pour les femmes. Voici l'ordre de succession suivi plutôt que fixé par aucune loi positive et bien arrêtée :

Sont appelés à hériter du trône : le fils aîné du monarque, ou à défaut de ce fils l'héritier qui le représente; les filles, selon l'ordre de primogéniture, lorsqu'il n'y a pas de fils. Si le roi mourant laisse des filles et des fils, les derniers sont toujours préférés, quel que soit l'ordre de leur naissance. A défaut d'héritier direct, la couronne passe au collatéral le plus proche, sans distinction de sexe. La majorité des rois commence à l'âge de dix-huit ans; la régence est réglée et départie par le testament du feu roi ou par acte du parlement.

Lorsqu'une reine d'Angleterre se marie, son époux, quel que soit son rang, n'est que le premier gentilhomme de son royaume; jamais il ne porte le titre de roi, il n'en a ni les fonctions ni les privilèges. Une seule exception à cette loi générale se présente dans l'histoire d'Angleterre : celle de Guillaume III; mais Guillaume III arriva à la royauté par une révolution qui semblait avoir tout mis en question.

Tous les Anglais ne sont pas égaux devant la loi : les pairs, les membres du haut clergé, ne relèvent pas des mêmes tribunaux que le reste de la population. L'Angleterre est, on le dit souvent, le pays par

excellence de la liberté politique; mais ce n'est nullement le pays de l'égalité : sous ce rapport, la France marche bien avant elle.

Il y a en Angleterre trois classes de citoyens : 1° les *lords* ou noblesse titrée (*nobility*); 2° les chevaliers ou petite noblesse (*gentry*); 3° les bourgeois (*commonalty*). Le clergé ne forme point une classe à part : il se confond, suivant les différents degrés hiérarchiques, dans les trois autres classes. Le privilège de la naissance, la seigneurie (*lordship*), ne se communique qu'à l'aîné de la famille. Ces aînés, membres héréditaires de la chambre haute, sont en réalité la seule noblesse de l'Angleterre. Les titres de noblesse en usage dans la Grande-Bretagne sont ceux de duc, marquis, comte, vicomte, baron; généralement, les titres les plus élevés comprennent d'autres titres inférieurs : les ducs et marquis sont qualifiés princes en style de chancellerie. L'aîné de chacune des familles de la haute noblesse a le titre de lord ou seigneur; il est pair du royaume et baron du parlement (*baron of parliament*). Le maire de Londres a le titre de *lord*, mais seulement tant qu'il est dans l'exercice de ses fonctions de maire. Les archevêques et les évêques jouissent personnellement du rang et des droits de la haute noblesse : ils siègent comme pairs dans la chambre haute.

Les membres de la petite noblesse (*gentry*) prennent les titres de maître (*master*), écuyer (*esquire*), chevalier (*knight*); ils mettent avant leur prénom le mot *sir*, qui correspond non-seulement à notre monsieur, mais encore, et dans ce cas, à notre ancien *messire*.

Les terres des seigneurs de la haute noblesse (*nobility*) ne participent que peu ou point aux charges de l'impôt; il en est de même des terres ecclésiastiques, et la plupart des privilèges féodaux et cléricaux qu'a abolis la révolution française, sont encore aujourd'hui en pleine vigueur dans la Grande-Bretagne.



La liberté individuelle est garantie par la loi dite d'*habeas corpus*, aux termes de laquelle toute personne qui fournira caution ne pourra être détenue préventivement plus de trois jours; deux cas font exception : celui de félonie et celui de haute-trahison. La personne qui se porte caution pour quelque accusé, s'oblige à représenter dans un délai fixé, qui varie de trois jours à dix, cet accusé, aussitôt qu'elle en sera légalement requise.

La religion d'État est pour l'Angleterre l'anglicanisme; pour l'Écosse, le presbytérianisme; mais dans l'une comme dans l'autre de ces parties de la Grande-Bretagne, se montrent une multitude de sectes diverses, dont rien chez nous ne peut donner l'idée. Le catholicisme règne en Irlande; mais les catholiques y sont soumis à une loi d'exception qui nous semble à nous, Français, de la plus monstrueuse injustice. On sait les efforts qu'il a fallu au catholique O'Connell pour parvenir à la chambre des communes sans être obligés de renier sa foi.

La personne du souverain est inviolable et sacrée. Les ministres, qui ont le titre de *secrétaires d'état*, portent seuls la responsabilité des actes qui émanent du gouvernement; cependant l'autorité suprême appartient au monarque; les résolutions même du parlement ne sont que des suppliques, qu'il peut dans tous les cas rejeter par ces simples paroles : *le roi avisera*. A la couronne aussi est attribué le pouvoir exécutif; c'est le souverain, roi ou reine, qui commande les forces de terre et de mer, lui qui déclare la guerre ou fait la paix, qui nomme aux charges publiques dans toutes les branches de l'administration, comme à toutes les dignités de l'Église, dont il est le chef spirituel et temporel; lui enfin qui, s'il ne fait les règlements et ordonnances législatives, doit au moins, pour qu'elles aient force de loi, les avoir sanctionnées et signées.

Comme chez nous, la proposition d'une

loi peut également émaner du souverain, de la chambre des lords ou de la chambre des communes. Le droit de pétition est en usage en Angleterre comme en France; mais il a bien plus d'extension chez nos voisins que chez nous. Les pétitions qu'on adresse au parlement sont parfois tellement volumineuses, par le nombre de signatures dont elles sont couvertes, qu'elles forment d'énormes volumes. Souvent elles sont portées au parlement par des troupes de peuple, hommes, femmes, enfants, bannière en tête. Ces manifestations ne prennent que rarement le caractère d'une émeute, tant elles sont dans les mœurs du peuple anglais.

La chambre des lords est, comme nous l'avons dit, composée de pairs laïques héréditaires, et de hauts dignitaires de l'église anglicane. Le monarque peut, à volonté, augmenter le nombre de ses membres. Une fois nommé, un pair lègue à son fils son siège dans le parlement. Les paires ecclésiastiques font exception à cette règle; elles ne sont pas plus héréditaires que les sièges qu'elles représentent.

La chambre basse ou chambre des communes, qui est en réalité le plus important des trois pouvoirs qui forment le gouvernement de la Grande-Bretagne, est composé de mandataires envoyés par les villes et par les bourgs.

Depuis l'acte de réforme de 1831, le nombre de ses membres est fixé à cinq cent quatre-vingt-seize. Les membres de la chambre des communes sont choisis dans des élections populaires, auxquelles peut prendre part tout Anglais, ayant atteint sa majorité, et payant une légère contribution.

Rien ne limite la capacité d'éligibilité, ni l'âge, ni la fortune. Pour pouvoir être élu, il n'est même pas nécessaire d'être électeur. La chambre basse a vu plus d'une fois des membres âgés de moins de vingt ans. Pitt fut dans ce cas. Trop souvent l'élection est achetée ouvertement, à beaux



deniers comptants, soit par un riche candidat, soit par le gouvernement lui-même.

Comme chez nous, au souverain appartient le droit de proroger ou de dissoudre le parlement.

Depuis la révolution de 1689, le gouvernement de l'Angleterre a tour à tour été aux mains de l'un des deux grands partis politiques qui divisent le pays, des *whigs* ou des *torys*. Les *whigs* veulent le progrès indéfini de la liberté politique et religieuse; les *torys* prétendent arrêter la constitution à la *déclaration des droits* qui signala l'avènement du roi Guillaume III, en 1689. Mais, qu'il soit *whig* ou *tory*, tout ministre doit avoir la majorité dans les chambres. Si elle ne lui est pas acquise dans toute question essentielle, il se retire immédiatement. Telle est non-seulement la loi, mais encore la coutume invariablement suivie en Angleterre.

Le ministère ou cabinet se compose de quatre secrétaireries d'état; celle de l'intérieur, celle des affaires étrangères, celle de la guerre et des colonies, enfin la chancellerie de l'échiquier, qui est le ministère des finances.

A côté du ministère se trouve le conseil privé (*privy council*), dont les membres se montent aujourd'hui à près de deux cents.

L'organisation judiciaire de la Grande-Bretagne est loin d'être aussi parfaite, aussi simple que la nôtre. Elle n'est pas une comme chez nous, et nos voisins n'ont aucun recueil de lois qui se puisse comparer à notre code. L'Angleterre proprement dite, l'Écosse, l'Irlande, le pays de Galles, sont soumis à des lois d'origine diverses, ou bien à des lois d'exception, fruit d'une conquête dont on semble vouloir éterniser les traces. Heureusement le jury est là pour corriger les défauts de la législation.

Les Anglais connaissent trois espèces de jurys, qui ont chacune des attributions et

des règles différentes : le grand jury, le petit jury, et le jury spécial.

Le grand jury, appelé aussi jury d'accusation, jury du roi, jury d'enquête, juge simplement de la validité de la prévention.

Le petit jury, jury de jugement, qu'on nomme aussi jury de la partie, par opposition au jury du roi, connaît de la validité de l'accusation. Appliqué aux seules causes criminelles, il répond à notre jury français.

Quant au jury spécial, il peut, dans tous les cas, être requis par tout accusé ou criminel, mais alors la procédure se fait aux frais de cet accusé.

Le jury juge sans appel, non comme chez nous, à la simple majorité, mais à l'unanimité. L'accusé a le droit d'exercer de nombreuses récusations.

Les cours de comté correspondent à nos tribunaux civils; le tribunal du shériff à nos justices de paix; mais ces juridictions diverses sont loin d'être aussi nettement déterminées que chez nous. Tout, excepté le jury, est confusion dans la législation judiciaire de l'Angleterre.

La Grande-Bretagne se divise administrativement en Angleterre propre, qui comprend quarante comtés, et en principauté de Galles, qui en contient douze.

L'Irlande, qui forme un gouvernement à part, ayant un vice-roi, est divisée en quatre provinces, subdivisées en trente-deux comtés.

L'autorité supérieure est partagée, dans chaque comté, entre le shériff et le lord lieutenant ou chef de la milice. Le fonctionnaire qui vient immédiatement après le shériff se nomme *coroner*. Si l'administration civile appartient au shériff, le *coroner* a pour mission de s'enquérir des faits qui peuvent donner lieu à une action publique. Les coroners, dont il y a trois ou quatre par comté, sont élus à vie par le peuple. Leurs fonctions correspondent à peu près à nos juges d'instruction. Le juge de paix vient après le *coroner*. Aux termes



de la constitution, le roi est le premier juge de paix du royaume; mais la justice de paix anglaise ne ressemble nullement au tribunal auquel en France nous donnons ce nom.

Le dernier degré des fonctions judiciaires est celui de *constable*; c'est un emploi de police assez semblable à celui de nos commissaires, quoique moins important.

Les cours de judicature ordinaires, en dehors des assises où siège le jury, sont : la *cour des plaids communs*, pour le jugement des causes où les sujets plaident entre eux; la *cour du banc du roi*, à laquelle sont déferés les cas qualifiés félonie, les atteintes à la paix publique; enfin la *cour de l'échiquier*, pour les droits et redevances appartenant au roi. Chacune de ces cours est composée d'un grand juge (*chief-justice*) et de trois conseillers.

On appelle des jugements de la cour des plaids communs à la cour du banc du roi, et des jugements de celle-ci à la cour de l'échiquier. Dans tous les cas, on a un dernier recours à la chambre des lords.

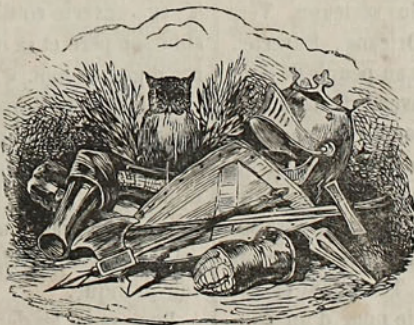
Au-dessus de tous ces tribunaux s'élève la cour de la chancellerie, de laquelle ressortent exclusivement les causes qui intéressent personnellement le roi et le domaine royal, et beaucoup d'autres causes qu'il serait trop long d'énumérer ici. La cour de l'échiquier ne juge pas d'après des textes de lois rigoureux ou bien arrêtés, mais d'après l'arbitrage du juge.

La difficulté de faire juger à Londres, où réside le roi, duquel, aux termes de la loi, émane toute justice, a donné lieu à la création de tribunaux ambulatoires, dont les membres, au nombre de douze, vont tour à tour dans chaque comté, deux fois par an, tenir des assises, dans lesquelles ils sont assistés par des jurés, pris dans le pays.

Voilà, mesdemoiselles, le résumé fidèle, sinon parfaitement clair et lucide, de la constitution politique de l'Angleterre et de son organisation judiciaire. La première est simple, facile à expliquer, bien définie, sans aucune possibilité d'équivoque. Il n'en est pas de même de la seconde, et rien chez nous ne peut donner l'idée de la confusion, des contradictions de ce qu'on nomme le corps des lois. A cause de ces défauts les procès peuvent être éternisés; on en a vu plusieurs durer ainsi plus d'un siècle. Par bonheur, dans les cas importants, le jury siègeant et jugeant sans appel, met son sentiment à la place des textes morts.

Cette constitution, cette organisation que nous venons de vous exposer, ne vous semblent-elles pas, mesdemoiselles, inférieures à la constitution française? Pour nous, nous n'oserions dire que le patriotisme ne nous égare pas quelque peu; mais il nous semble qu'il en est de même de toutes les constitutions dont nous nous promettons de vous faire encore connaître quelques-unes dans nos prochains numéros.

M<sup>me</sup> PAULINE ROLAND.





## REVUE LITTÉRAIRE.

*Histoire des mœurs et de la vie privée des Français*; usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, etc., etc., depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours; par Émile de la Bédollière, t. I<sup>er</sup>. Chez Victor Lecou, libraire-éditeur, rue du Bouloi, 10.

Premier article.

Comme rien de ce que fait M. Émile de la Bédollière ne m'est indifférent, j'ai lu son livre dans l'espoir que, bien qu'il soit trop savant, trop sérieux pour vous, mesdemoiselles, il devait renfermer cependant quelques passages qui puissent vous intéresser... Je ne m'étais point trompée.

M. Émile de la Bédollière, en parlant des superstitions de nos ancêtres, prouve qu'elles nous viennent des Romains et que le moyen âge fut un progrès sur la civilisation romaine.

« Il était d'usage, dit-il, en Grèce et en Italie, d'ouvrir un volume au hasard et de tirer un pronostic des premières lignes de la page. On consultait les *sorts* d'Homère, les *sorts* de Virgile, les *sorts* de Claudien; dans les Gaules, ces livres furent remplacés par des livres saints. Ce mode de divination était en vogue au quatrième et au cinquième siècle, même dans le clergé et pour les affaires les plus sérieuses. Vers l'an 340, l'évêque d'Orléans, Euverte, se sentant vieux, proposa au peuple de donner sa démission en faveur d'Aignan (à cette époque c'était le peuple qui nommait ses évêques); comme les fidèles hésitaient, Aignan s'imposa un jeûne de trois jours, puis étant entré dans l'église, il déposa sur l'autel le livre des Psaumes, les Épîtres de saint Paul, le Nouveau Testament et des billets portant chacun le nom d'un candidat. Un jeune enfant prit au hasard un

de ces billets... il portait le nom d'Aignan. On ouvrit le livre des Psaumes à ce passage: « Heureux celui que vous avez choisi et pris, il demeurera dans votre temple. » On ouvrit les Épîtres de saint Paul à ce passage: « Personne ne peut mettre un autre fondement que celui qui a été posé. » On ouvrit le Nouveau Testament à ce passage: « C'est sur cette pierre que je bâtirai mon église. » Et tous ces témoignages réunis décidèrent la nomination d'Aignan. »

L'auteur cite encore ce fait: « Consortia, fille de saint Eucher, évêque de Lyon, était recherchée en mariage par un jeune homme de riche famille. Elle lui demanda sept jours de réflexion, qu'elle passa dans le jeûne et dans la prière. Au bout de ce délai, le prétendant revint, accompagné d'une des plus respectables dames de la ville, et renouvela ses instances. « Je ne puis ni vous accepter ni vous refuser, répondit Consortia, tout est entre les mains de Dieu: rendons-nous à l'église; faisons dire une messe; posons le livre des Évangiles sur l'autel; prions ensemble, puis ouvrons ce livre et apprenons la volonté céleste. » Le jeune homme y consentit: la jeune fille désirait se vouer à la vie religieuse, cette épreuve lui fut favorable, car les premières lignes de la page ouverte contenaient: « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

Mais plus tard les évêques, les conciles essayaient de détruire ces superstitions. En 506, le concile d'Orléans mit au rang des crimes la divination par les *sorts des saints*, et excommuniait tout clerc ou laïque convaincu d'avoir enseigné cet art ou de l'avoir pratiqué.

Pour saper les derniers vestiges du vieux monde, les directeurs de l'Eglise gallicane,



Remi de Reims, Germain de Paris, Grégoire de Tours, Médard et Eloi de Noyon et tant d'autres, non moins recommandables, prodiguèrent les homélies, les sermons, les instructions pieuses. Dans un de ses sermons saint Eloi disait : « Surtout, je vous » en conjure, je vous supplie de ne suivre » rien les usages sacrilèges des païens. Ne » consultez en aucun cas les sorciers, les » devins, les enchanteurs, les magiciens, » sous peine de perdre immédiatement le » fruit du baptême. Ne tenez compte ni des » éternuements, ni des augures, ni du chant » des oiseaux ; mais avant d'entreprendre » un voyage ou un travail, signez-vous au » nom du Christ, récitez avec foi et dévotion le Symbole et l'Oraison dominicale, » et l'ennemi du genre humain ne pourra » vous nuire. Qu'aucun chrétien ne remarque le jour où il sort de sa maison, car » Dieu a fait également tous les jours ; que » personne, en commençant un travail, ne » fasse attention ni au jour, ni à la lune ; » gardez-vous bien aux kalendes de janvier » de prendre des déguisements honteux et » ridicules, de vous couvrir de peaux, de » vous travestir en veau ou en cerf, de prolonger vos banquets pendant la nuit et de » donner des étrennes. Ne vous placez point » autour d'un feu pour faire des évocations, » car c'est une œuvre diabolique. Que personne, à la fête de saint Jean, ou de tout » autre saint, ne se livre à des danses diaboliques. N'invoquez ni Neptune, ni Pluton, ni Diane, ni Minerve, ni les géoïes » et autres inepties semblables. Ne célébrez » ni au mois de mai, ni en aucun temps, le » jour de Jupiter, le jour où vous achevez » la charpente ou bien les murs d'une maison ; enfin tout autre jour que le dimanche. » Que nul chrétien n'allume des cierges, ne » fasse des vœux aux temples, aux pierres, » aux fontaines, aux grottes, aux carrefours ; » qu'on n'attache point d'amulettes au cou » d'un homme ou d'un animal, quand même » elle serait fabriquée par des clercs et contiendrait des passages de l'Écriture, car

» ces choses prétendues saintes sont un » poison du diable et non un remède de » Jésus-Christ. Il est défendu à tous de » faire des lustrations, d'enchanter des » herbes, de faire passer des bestiaux par » la fente d'un arbre creux ou par un trou » creusé dans la terre, car c'est les consacrer au diable. Qu'aucune femme ne suspende de l'ambre à son cou ; qu'aucune, » pour faire de la toile, de la teinture ou tout » autre ouvrage, n'invoque Minerve et autres » fausses divinités ; mais, en tout travail, » souhaitez, la grâce de Jésus-Christ, et confiez-vous de tout votre cœur en la vertu » de son nom. Ne vous épouvez pas » quand la lune s'éclipse, car elle s'éclipse » à certaines époques par l'ordre de Dieu. » Ne craignez pas d'entreprendre quelque » chose à la nouvelle lune, car Dieu a » fait la lune pour marquer le temps, pour » tempérer l'obscurité de la nuit, et non » pour contrarier vos travaux ou pour troubler l'esprit humain, quoique les sots » s'imaginent que la lune contribue aux » souffrances de ceux qui sont possédés des » démons. »

Le christianisme eut fort à faire pour rendre plus humbles les orgueilleux et riches Gaulois, pour rendre miséricordieux les féroces et implacables Franks. Si je vous citais les supplices et les atroces tortures que les lois imposaient du cinquième au huitième siècle, vous en auriez la pâleur au front et le dégoût au cœur. Bientôt les évêques, au lieu de baser la répression des crimes sur les tortures et de punir la chair des égarements du libre arbitre, n'admirent que des châiments spirituels : la pénitence et l'excommunication.

C'était le dimanche, au son de toutes les cloches, en présence de tous les fidèles, au milieu de douze prêtres munis de torches ardentes, que, revêtu de son grand costume, l'évêque lançait l'anathème.

« D'après l'autorité des lois canoniques » et l'exemple des saints Pères, disait-il d'une » voix haute et solennelle, au nom du Père



» et du Fils, et par la vertu du Saint-Esprit,  
» nous séparons les coupables du giron de  
» l'Église, comme persécuteurs, ravisseurs  
» et homicides, et nous les condamnons par  
» l'anathème d'une malédiction perpétuelle.  
» Qu'ils soient maudits à la ville, maudits  
» à la campagne! que leurs biens soient  
» maudits et que leurs corps soient mau-  
» dits! que les fruits de leurs entrailles et  
» les fruits de leurs terres soient maudits!  
» que sur eux tombent toutes les malédic-  
» tions que le Seigneur a lancées par la  
» bouche de Moïse contre le peuple viola-  
» teur de sa loi! qu'ils soient anathèmes,  
» *maranatha*, c'est-à-dire qu'ils périssent  
» à la seconde venue de Jésus-Christ! que  
» nul chrétien ne leur dise : Salut! que nul  
» prêtre ne célèbre pour eux la messe et  
» ne leur donne la sainte communion.  
» Qu'ils soient ensevelis dans la sépulture  
» de l'âne, et qu'ils soient comme un fu-  
» mier sur la face de la terre! et, à moins  
» qu'ils ne viennent à résipiscence et ne  
» donnent satisfaction par amende et pé-  
» nitence à l'Église de Dieu qu'ils ont lésée,  
» que leur lumière s'éteigne comme vont  
» s'éteindre les flambeaux que nous tenons  
» dans nos mains! »

Les prêtres jetaient leurs torches par terre et les éteignaient en les foulant aux pieds. De ce moment, l'excommunié marchait solitaire au milieu de la multitude, il

était retranché de la société des hommes, méconnu de ses plus chers amis, et marqué comme Caïn du signe de la réprobation. On déclarait sa succession ouverte; on le fuyait, les portes se fermaient à son approche; on brisait la coupe que ses lèvres avaient touchée, la table où il avait pris ses repas, le siège sur lequel il s'était assis. Le maudit entendait les vents lui répéter son arrêt, le soleil lui paraissait toujours sombre, il tremblait au bruit de la foudre comme si elle devait le frapper, ses jours s'écoulaient lents et mornes, il redoutait la nuit comme l'avant-courrière de la nuit éternelle, et croyait voir, prêts à le saisir, les mauvais anges planer au-dessus de sa tête.

Quelle punition qu'une vie passée ainsi! mais au moins elle donnait au coupable le temps de se repentir et de se faire pardonner de Dieu et des hommes! Ces mœurs, ces lois, sont changées; il n'y a que les superstitions que nous ayons conservées; celle de la divination par les *sorts des saints* est toujours en faveur dans nos campagnes; le vendredi, le jour de la nouvelle lune sont des jours néfastes; le vol d'un corbeau, la salière renversée sont des signes de malheur; nous allumons encore le feu de la Saint-Jean et surtout nous avons conservé les étrennes!

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.





## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### THE LITTLE ORPHAN BOY.

Stay, lady, stay for mercy's sake.  
And hear a little orphan's tale!  
Ah! sure my looks must pity wake  
'Tis want that makes my cheek so pale!  
Yet I was once a mother's pride,  
And my brave father's hope and joy;  
But in the Nile's proud fight he died.  
And I am now an orphan boy.

Poor foolish child! how pleased was I,  
When news of Nelson's victory came,  
Along the crowded streets to fly,  
And see the lighted windows flame!  
To force me home my mother sought:  
She could not bear to see my joy;  
For with my father's life 'twas bought  
And made me a poor orphan boy.

The people's shouts were long and loud.  
My mother shuddering, closed her ears:  
Rejoice! rejoice! shrill cried the crowd;  
My mother answered with her tears.  
Why are you crying thus, said I,  
While others laugh and shout with joy?  
She kiss'd me, and with such a sigh!  
She call'd me her poor orphan boy.

What is an orphan boy? I cried,  
As in her face I look'd and smiled;  
My mother through her tears replied:  
You'll know too soon, ill-fated child!  
And now, they've toll'd my mother's knell,  
And I'm no more a parent's joy;  
O lady!... I have learnt too well,  
What 'tis to be an orphan boy.

Oh! were I by your bounty fed —  
Nay, gentle lady, do not chide;  
Trust me, I mean to earn my bread:  
The sailor's orphan boy has pride.  
Lady, you weep... Ah! this to me?  
You'll give me clothing, food, employ?  
Look down, dear parents! look and see  
Your happy, happy orphan boy!

OPIE.

### LE PETIT ORPHELIN.

O madame! écoutez, je vous prie, le récit  
d'un pauvre orphelin. Mon regard doit inspirer  
la pitié, la misère a pâli mes joues; cependant  
j'étais autrefois l'orgueil d'une mère, l'espérance  
et la joie d'un père brave; mais il mourut à la  
glorieuse bataille du Nil, et je suis maintenant  
orphelin.

Combien j'étais insensé de me réjouir, quand  
on proclama la victoire de Nelson! J'allais avec  
ardeur dans les rues, où l'on se pressait pour  
voir les fenêtres illuminées. Ma mère tâchait en  
vain de me retenir. Elle ne pouvait supporter  
ma joie, car cette victoire, achetée au prix de la  
vie de mon père, m'avait rendu orphelin.

Aux longues acclamations du peuple, ma  
mère se bouchait les oreilles en frémissant. A  
ce mot : *Vivat! vivat!* répété par la foule, ma  
mère ne répondait que par des sanglots. Pour-  
quoi pleurer ainsi, lui disais-je, tandis que  
chacun laisse éclater sa joie? Elle m'embrassa  
en soupirant, et m'appela son pauvre orphe-  
lin.

Qu'est-ce qu'un orphelin? m'écriai-je, en la  
regardant avec un sourire. Au travers de ses  
larmes elle me répondit : Tu le sauras trop tôt,  
malheureux enfant! Et maintenant que la clo-  
che funèbre a sonné pour ma mère, je ne suis  
plus la joie de personne. O madame! je n'ai  
que trop appris ce que c'est que d'être orphe-  
lin!

Que ne suis-je protégé par vous! Aimable  
dame, ne me repoussez pas; car, voyez-vous, je  
veux gagner mon pain; l'orphelin du marin est  
fier. Eh quoi, madame, vous pleurez... Ah!  
c'en est trop! Vous voulez pourvoir à mes nom-  
breux besoins? Vous voulez m'employer près de  
vous? Du haut du ciel, chers parents, regardez,  
et voyez votre heureux orphelin!

M<sup>lle</sup> DENISE MINETTE.



## EUDOXIE.

ÉPISODE DES GUERRES DE L'EMPIRE.

Thécla et Eudoxie, d'une honnête famille de la Saxe, étaient restées orphelines dès leur bas âge. Madame Offenheim, leur tante maternelle, les avait recueillies dans son domaine, près de Dresde, ou plutôt, dans le domaine de son mari, vieillard plus que septuagénaire, qui eût été son père, et qui, ayant conçu pour elle une tendre affection l'avait demandée en mariage, parce qu'elle n'avait pas de fortune, et afin de pouvoir, tout naturellement, lui laisser un sort convenable.

Thécla et Eudoxie installées, aimées et choyées dans le castel de M. Offenheim, par leur tante qui leur fut d'abord une mère pour les soins dus au premier âge, et bientôt une institutrice pour l'éducation que réclame la jeunesse, les chères petites, grâce à tant de sollicitude et d'amitié, n'avaient pas eu le temps de se savoir orphelines.

Depuis plus de dix ans, le petit château d'Offenheim était devenu, par l'amabilité de la châtelaine, le rendez-vous des personnes les plus distinguées et les plus agréables du voisinage ; de manière que Thécla et Eudoxie, indépendamment d'une instruction et d'une éducation des plus soignées, étaient redevables à leur tante de tous les meilleurs plaisirs. Jamais jeunes demoiselles n'avaient été plus heureuses et plus contentes de leur bonheur... lorsqu'un soir madame Offenheim les fit appeler auprès de son lit, où on la croyait retenue par une légère indisposition.

« Mes enfants, leur dit-elle, ce n'est point une indisposition, ce n'est pas une maladie, c'est la mort!... Demain vous serez orphelines une seconde fois... Un anévrisme déjà ancien va tarir dans quel-

ques heures les sources de ma vie... je le sens... j'avais caché la gravité de mon état à mon mari... Pourquoi assombrir encore les ombres de sa vieillesse?... Je ne vous en avais rien dit, mes chères petites. Pourquoi pâlir d'avance les roses de votre printemps?... Quoique j'espère en la miséricorde de Dieu, je regrette cette vie où je vous laisse. Je la regretterai moins, si vous me promettez de ne pas abandonner votre vieil oncle, que les infirmités commencent à accabler, et que la solitude achèverait de briser. Cependant, grâce à ses libéralités, je puis vous laisser à chacune vingt mille ducats de dot ; mais si vous vous mariez, avant que Dieu ait rappelé votre oncle, promettez-moi d'imposer l'obligation de vivre avec lui, comme première condition de votre mariage. Ce ne sera pas trop de vous deux pour remplir le vide de mon absence... il m'aime tant!... L'affection se mesure à l'étoffe du cœur qui aime, et non au mérite de l'objet aimé... Adieu!... adieu!... promettez, et laissez-moi seule avec le prêtre qui entre. »

Et les deux jeunes filles jurèrent ce qui leur était demandé, en inondant de larmes la main qui se levait encore pour les bénir.

La nuit même cette sainte femme mourut. La contrée entière fut en deuil ; tout le monde pleura, excepté M. Offenheim : il avait un trop violent désespoir.

Cette mort fit une révolution complète dans le château d'Offenheim, qui devint aussi triste et aussi désert qu'il avait été prospère et animé. Le vieux châtelain, immobile de douleur, fut frappé d'une paralysie du bras droit ; et il n'avait plus d'autre consolation que la vue et les soins de Thécla et d'Eudoxie.



Rien ne se ressemblait moins que les deux sœurs entre elles. Thécia, les yeux et les cheveux noirs, la taille haute et élancée, avait le caractère altier, l'humeur vive et coquette, l'imagination plus ardente que le cœur. Eudoxie avait pour ainsi dire l'âme blonde comme les cheveux ; ses yeux bleus étaient doux et voilés comme son cœur, un tendre nuage de mélancolie semblait envelopper son front et son esprit ; ses devoirs étaient ses premiers plaisirs. Tout excitait les vœux de Thécia ; un rien contentait ceux d'Eudoxie. Sans doute, Eudoxie soupirait un peu de l'austérité de sa vie auprès de M. Offenheim, mais il lui avait été légué par sa tante, et elle ne comprenait pas pour elle-même un autre bonheur que de le rendre moins malheureux. Thécia, au contraire, supportait avec impatience un pareil assujettissement, et ses rêves ne tendaient qu'aux moyens possibles de s'en affranchir. C'était presque toujours Eudoxie qui soutenait les pas du vieillard, qui lui faisait de saintes et intéressantes lectures, et qui lui chantait les airs qu'il préférait, les vieux airs de sa jeunesse. Elle était admirable de soins, de gaieté, de courage, et M. Offenheim avait retrouvé des larmes pour pleurer sa jeune épouse ; c'était une grande joie pour Eudoxie. Thécia au contraire avait presque toujours quelque bonne raison pour n'être pas près de M. Offenheim ; il s'en apercevait bien, mais il ne s'en plaignait jamais ; il était trop bon, et aussi trop content de son Antigone-Eudoxie, qui inventait d'ailleurs mille excuses afin d'expliquer l'absence de sa grande sœur.

Quelques mois à peine écoulés, un riche mariage se présenta pour Eudoxie ; mais il fallait quitter le château d'Offenheim, et ce mariage fut manqué. Au premier moment Thécia en avait conçu beaucoup de jalousie. Belle et brillante comme elle était, voir sa cadette recherchée ainsi avant elle, son orgueil en souffrit cruellement : depuis ce jour elle ne cessa d'écrire à Dresde aux

connaissances qu'elle y avait contractées pendant les dernières années où l'on recevait tant de monde à Offenheim. Enfin, un matin arriva un courrier qui lui apportait la nouvelle qu'elle était nommée lectrice et demoiselle d'honneur de la reine. Vite, elle porta la lettre à sa sœur, qui lui dit seulement : « Et la promesse au lit de mort de notre tante ? » Thécia, sans se déconcerter, répondit : « J'ai promis que je ne me marierais qu'à la condition de rester auprès de M. Offenheim... mais ce n'est pas pour me marier que je le quitte... Ainsi... »

— C'est juste ! répliqua Eudoxie en rougissant pour sa sœur de cette interprétation ; mais, ajouta-t-elle, tu vas donc me laisser seule, chargée d'une si grande responsabilité... »

— Ah ! mon Dieu, interrompit Thécia, je tomberais bientôt malade d'ennui, et je serais pour toi-même une charge plus qu'une aide. Les caractères et les tempéraments varient comme les figures. Tu te plais à cette vie d'abnégation auprès de ce bon vieillard ; je t'admire et je voudrais t'imiter ; mais je n'en ai ni la force ni le courage... Une langueur mortelle m'a saisie... l'air de la cour me ranimera.

— Adieu donc, Thécia, reprit Eudoxie, adieu, et sois heureuse ! »

Huit jours après, une grande dame vint chercher Thécia ; M. Offenheim, qu'Eudoxie avait préparé, embrassa la fugitive en lui demandant de souvent lui écrire. Puis, quand les chevaux partirent au galop, se retournant vers Eudoxie : « Ma fille, lui dit-il, te voilà seule chargée du pauvre vieillard !... Dieu te récompensera ! »

— Il me récompense déjà, répliqua Eudoxie, puisque vous m'appellez votre fille. »

Sur ces entrefaites, l'armée française qui marchait de victoire en victoire, et qui marchait très-vite, s'empara de la Saxe, mais à titre d'alliée. L'empereur Napoléon respecta la couronne du vieux roi,



seulement, le pays fut occupé par nos troupes, précaution utile aux projets de Napoléon sur l'Autriche et sur la Prusse. Les généraux, officiers et soldats furent répartis chez les habitants. Un général de la garde se présenta, lui et sa suite, avec un billet de logement au château d'Offenheim. Il fallut bien le recevoir, et, qui plus est, le recevoir bien. Le général souffrait encore d'une blessure récente; c'était d'ailleurs un homme jeune encore, d'une grande distinction, et aussi doux dans la vie ordinaire qu'il était terrible dans les combats. M. Offenheim l'admit à sa table, et le Français fut témoin des vertus angéliques d'Eudoxie, dont la grâce l'avait d'abord frappé. Au bout d'un mois de séjour, il fit à l'oncle l'aveu d'un sentiment qu'il cachait le mieux possible aux yeux de la nièce, et offrit son nom et sa main. Il était dans la plus belle passe de fortune et d'ambition, favori de l'empereur et tenant à une excellente famille de l'Alsace... quasi Allemand par conséquent, ce qui touchait beaucoup M. Offenheim. Le vieillard rajournissait à cette espérance; l'idée de pouvoir confier avant de mourir sa chère Eudoxie à un époux si éminent par sa position et qui paraissait si digne d'elle par le cœur, répandait sur la figure du vieillard et dans son humeur une teinte de joie inaccoutumée, dont Eudoxie jouissait sans se l'expliquer. Les informations sur le général furent faciles à prendre. Quand M. Offenheim fut tout à fait en règle de ce côté, il appela Eudoxie et lui révéla le grand secret. « Si tu ne te sens pas d'éloignement pour le général, mon enfant, c'est une chose faite.

— Ah! monsieur... mon bon oncle... mon père!... » C'est tout ce que put d'abord articuler Eudoxie.

Puis elle ajouta après un moment de silence : « Mais... tant de gloire et de bonheur ne vaut pas la douceur de rester près de vous; je ne puis rompre cette habitude de mon cœur... il m'est impossible de vous

quitter, même pour une félicité dont je sens tout le prix.

— Mon enfant, reprit le vieillard, ta piété filiale et ingénieuse a instruit ce qui m'entoure de tous les soins que ma pauvre existence demande. Tu as de bonnes élèves ici, je t'assure, je m'en contenterai fort bien. Et d'ailleurs, si je voulais ce mariage; si je te l'ordonnais...

— Je vous désobéirais, mon père! répliqua Eudoxie. Oui... et ne vous fâchez pas. Quand ma bonne tante fut près de mourir, elle nous fit jurer à ma sœur et à moi, en nous léguant nos dots, de ne nous marier qu'à la condition de ne pas vous quitter... Ce serment, qui était d'avance écrit dans mon cœur, fut bien vite sur mes lèvres. Vous ne voudriez pas me rendre parjure et malheureuse.

— Eh bien, reprit encore M. Offenheim, tu te marieras et tu ne me quitteras pas. Je te suivrai en France, dans ton ménage... Qu'as-tu à dire maintenant? » Et aussitôt il ouvrit ses bras à Eudoxie, stupéfaite de joie et de surprise.

« Comment! s'écria-t-elle, vous me serrez dans vos deux bras! est-ce que je rêve?

— Non, tu ne rêves pas, mon enfant, le chagrin m'avait paralysé, le bonheur me ressuscite... Général! cria-t-il, venez, venez, et embrassez l'oncle de votre femme! »

Eudoxie était rouge et pâle tour à tour de pudeur, d'orgueil et de joie. Son cœur avait parlé comme celui du général, mais sa bouche serait restée muette jusqu'à la mort.

Le contrat de mariage fut signé le même jour que la paix.

Eudoxie écrivit à Thécla une lettre où tout son cœur s'épanchait. Thécla répondit par un mot assez spirituel; et, après plusieurs mariages manqués, elle se fit chanoinesse pour être au moins appelée *Madame*.

Le bonheur d'Eudoxie dure encore, et s'est accru d'année en année, à travers bien des révolutions. Cela prouve que la vertu a sa récompense sur la terre... quelquefois!

ÉMILE DESCHAMPS.



## ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS.

CINQUIÈME ARTICLE.

### LA RUE DE LA HUCHETTE.

Au onzième et jusqu'au milieu du douzième siècle, la rue de la Huchette s'appelait rue de Laas, parce qu'elle se trouvait sur le territoire d'un petit pays de ce nom, lequel payait redevance non point au roi, mais au seigneur abbé de Saint-Germain, qui le vendit aux religieux de Sainte-Geneviève. Ce ne fut que vers la fin du treizième siècle qu'elle porta le titre définitif de rue de la Huchette, car après avoir cessé de s'appeler rue de Laas, elle avait pris le nom de rue des Rôtisseurs, parce qu'on y voyait sans cesse, comme dans la rue aux Ours (rue aux Ouës, pour aux Oies), des broches exposer aux regards de merveilleuses volailles, dont le délicieux parfum allait au loin délecter l'odorat des gourmands du vieux Paris.

Un chroniqueur raconte que le frère Bonaventure Calatagirone, général des cordeliers à Rome, et un des négociateurs de la paix de Vervins, avait été si frappé de la rôtisserie de cette rue et de celle de la rue aux Ouës, que, quand il fut de retour en Italie, il ne parlait d'autre beauté de Paris: *Veramente, disait-il, queste rotisserie sono cose stupenda* (1).

Cette rue avait emprunté son nom nouveau à l'enseigne d'un petit cabaret représentant une huche dorée et qu'on appelait l'*Hôtel de la Huchette*. Le récit suivant nous apprendra comment et pourquoi le modeste cabaret ou *hôtellerie du muid d'étain* avait quitté son premier titre pour

s'intituler pompeusement *Hôtel de la Huchette*, et avait remplacé son muid vermoulu par une superbe huche toute reluisante de dorure.

Dans une des plus pauvres maisons de la rue des Rôtisseurs, une vieille femme était venue demeurer avec son fils encore très-jeune. Nul ne savait d'où venait cette femme, ce qu'elle avait fait dans d'autres temps, et les plus rusées commères du voisinage purent apprendre seulement qu'elle avait été riche autrefois, mais que la mort de son mari l'avait laissée sans ressources, elle et son enfant. Une des commères, qui se piquait de plus d'habileté que les autres, crut deviner à certains traits du visage et à quelques autres indices qu'elle était juive ou au moins fille de Juif, mais que, comme à cette époque on ne pouvait pas toujours sans danger revendiquer son titre d'enfant d'Israël, la nouvelle venue avait pris soin d'envelopper ses réponses d'une si prudente réserve qu'on fut forcé de se borner à des conjectures que le temps finit même par faire abandonner.

D'ailleurs l'hôtesse du *Muid d'étain* trouva le moyen de faire cesser tout commentaire fâcheux sur son compte; si elle n'était pas une voisine causeuse, elle était serviable, parfois même généreuse, payant exactement sa taxe et sa dîme aux gens du roi, aux sergents de l'abbaye, à ceux de la paroisse, donnant à toutes les quêtes, et comme elle n'avait jamais manqué chaque hiver, à la Noël, d'offrir au curé de Saint-Julien le 1<sup>er</sup> d'octobre, sa paroisse, la plus belle série, ce dernier n'avait ja-

(1) Vraiment ces rôtisseries sont choses étonnantes.



mais hésité à déclarer l'hôtesse chrétienne très-orthodoxe, et paroissienne très-estimable. A l'aide de cette conduite qui la mettait en de bons termes avec tous, la tavernière put en dix années, non-seulement élever son fils, mais encore réaliser quelques économies qui devaient servir à l'établir dans une autre profession, si celle d'hôtelier ne convenait point à ses goûts.

Mais à vingt ans Claude était un beau grand garçon trop bien habitué à cette vie d'intérieur et d'action facile pour en chercher une autre; puis il avait jeté les yeux sur une jeune fille du voisinage dont il voulait faire sa femme, et il s'émerveillait d'avance en pensant à l'effet que produirait la jolie Berthe, assise dans le comptoir de chêne de l'hôtellerie. Aussi à la première avance de sa mère, Claude lui confia son secret, ses espérances, ses projets, et la bonne femme se prit à pleurer de joie à la vue de son rêve le plus cher accompli, car elle se sentait vieille et cassée, et tremblait toujours de laisser en mourant son pauvre Claude seul sur la terre.

Elle s'empessa donc dès le lendemain du jour où cette bienheureuse confidence lui avait été faite, de se vêtir de ses plus beaux habits et d'aller trouver le père de Berthe, honnête peaussier de la rue de l'Iraigne, pour lui demander son agrément au mariage de Claude avec sa fille.

Le brave marchand de peaux n'avait pas eu le temps, en débitant ses produits, d'apprendre la diplomatie. Aussi ne cherchait-il à mettre ni finesse ni détours dans sa réponse; il s'empessa même de témoigner à la mère de Claude la joie que lui causait sa proposition, ajoutant même d'un petit air satisfait de lui-même, qu'il espérait bien qu'un jour, grâce à cette association, le *Muid d'étain* deviendrait le *Muid d'argent*. Ce qui prouve que le bourgeois de Paris a de tout temps cultivé le jeu de mots, fût-ce même au douzième siècle, et rue de l'Iraigne, qu'on appelait aussi rue

de la Triperie, à cause de l'industrie spéciale qui s'y exerçait.

Quelques jours après, la rue des Rôtisseurs était tout en émoi, on célébrait les noces de Claude et de Berthe, et la tavernière du *Muid d'étain* avait voulu que tous ses voisins fussent de la fête. On parla longtemps dans le quartier du dîner qui fut donné ce jour-là en pleine rue, avec vin coulant comme de source, et du merveilleux spectacle des rôtis qui tournaient en plein air et auxquels chaque passant venait couper sa tranche, qu'il pouvait arroser d'une belle pintée de vin de Surresnes. La chronique rapporte que le soir le guet fut gris, ce qui onc ne s'était vu auparavant, ce qui onc ne se vit plus depuis. Aussi nul n'osa troubler une fête à laquelle tous et chacun prenaient part, et en cotant les bénédictions données aux jeunes époux à une par bouchée et par gobelet de vin, on trouvera qu'ils en avaient reçu pour une éternité de bonheur.

Peu de temps après la mère de Claude, qui en confirmation de ses pressentiments semblait n'avoir attendu que le mariage de son fils pour quitter la terre, tomba dangereusement malade. Les médecins appelés déclarèrent qu'il n'y avait pas de remède, et en effet le mal fit des progrès si rapides, que bientôt elle fut à l'extrémité. Au moment de mourir, prévoyant qu'après sa mort les jeunes gens ne manqueraient pas de réformer l'intérieur qui avait vieilli avec elle, l'hôtesse appela près d'elle son cher fils, et lui fit jurer d'excepter des meubles mis à la réforme, la vieille huche vermoulue qui se trouvait au fond de la grande salle du cabaret.

Puis, répondant d'avance à toute question sur cette recommandation qui pouvait paraître étrange: «Tu t'étonnes, mon cher Claudot, lui dit-elle, que ce soit à cette vieille huche que je tiende de préférence à notre beau bahut, ou au cofret qui vient de ton pauvre père et qui est tout orné d'orfèvreries; c'est que vois-



tu, mon garçon aimé, j'ai caché dans le fond de cette huche une précieuse relique qui sera ton salut en un jour adverse. Si, après que je t'aurai quitté, mon pauvre fils, le malheur venait te trouver, pousse le clou de cuivre qui se trouve par devers la muraille, derrière la huche, le fond s'ouvrira, et tu y trouveras la consolation que ta vieille mère y a cachée. Il faut me jurer, mon Claude, non-seulement que tu conserveras toujours cette huche, mais que tu ne chercheras à voir la relique qu'elle renferme, qu'au jour où le malheur t'accablerait et où tu ne serais pas assez fort pour le combattre. Si Dieu, comme je l'en prie, te protège, si jamais tu n'as besoin de recourir à mon secret, tu transmettras avec les mêmes recommandations le vieux coffre à tes enfants, qui béniront peut-être un jour un pareil héritage. »

Claude fit à sa mère les promesses et les serments qu'elle lui demandait, et peu après il était seul maître au *Muid d'étain*. La bonne et digne hôtelière était morte en priant Dieu pour ses enfants.

Après que Claude et Berthe eurent pieusement payé le tribut de regrets si justement dû à la bonne mère qu'ils avaient perdue, nos jeunes époux se disposèrent à procéder dans l'intérieur de l'hôtellerie du *Muid d'étain*, à une complète régénération. Les vieux lambris enfumés firent place à des parois de couleur réjouissante, les tables boiteuses, les buffets écornés disparurent, et à leur endroit brillèrent de tout l'éclat de leur jeunesse de fiers dressoirs et de magnifiques bahuts en chêne merveilleusement ouvragé, avec des escabeaux enrichis de velours et de franges attachées avec des clous de cuivre doré. Il n'est pas jusqu'aux hanaps, pintes et gobelets de toutes dimensions, qui subirent, eux aussi, des transformations superbes, mais que les envieux appelaient ruineuses.

Cependant, soit que la présence de la brave hôtelière défunte exerçât autrefois

un charme, dont l'effet depuis avait disparu avec la cause, soit que les rajeunissements et embellissements du modeste cabaret eussent, comme cela arrive quelquefois, effarouché les habitués du lieu, toujours est-il constant, et la chronique n'est pas sur ce point plus explicite, que l'hôtellerie du *Muid d'étain* vit bientôt ses salles dégarnies et ses broches tourner en présence de rares spectateurs. Et pourtant il faut le dire à l'honneur des jeunes taverniers, le vin n'était pas plus trempé que devant, les mesures n'étaient pas plus fraudeuses, et c'était la même graisse qui, en remplacement du jus de volaille, mis prudemment de côté, arrosait les appétissants rôtis offerts aux regards des amateurs.

Un fait reconnu et passé à l'état d'axiome, c'est qu'un malheur n'arrive jamais seul. En effet, au moment où les hôtes du *Muid d'étain* constataient avec douleur un notable décroissement dans leur vogue, si justement consacrée, un envieux, un méchant, comme tous les siècles en produisent, un rival enfin, pour appeler les gens et les choses par leur nom, venait élever autel contre autel et ouvrir juste en face de la respectable hôtellerie, un cabaret concurrent qui lui enleva en peu de jours le reste de ses fidèles.

Claude et Berthe étaient jeunes, par conséquent confiants ; ils ne virent cependant pas sans douleur la lutte qu'il fallait accepter, mais ils l'acceptèrent sans hésiter. Soudain le vin monta en qualité et descendit en prix, l'hôtelière se surpassa en patience, en doux sourires, en gracieuses avances, les rôtis eux-mêmes subirent une diminution notable dans leurs prix. Nos braves jeunes gens attendaient de ce système, qui momentanément diminuait singulièrement leurs ressources, une réaction de vogue qui ne s'opéra point. Hélas ! leur concurrent maudit avait réduit, lui aussi, le prix de ses produits, et, si bon marché que l'on trouvât à la taverne du *Muid d'étain*, on trouvait encore meilleur mar-



ché en face, et, sans se rendre compte de cette diabolique rivalité, c'était en face que courait la foule ingrate.

Comme on peut le penser, ce ne fut pas sans perte ni grave dommage que le jeune ménage soutint cette lutte, véritable combat à mort; bientôt les économies de la mère, la dot de Berthe et les secours du père peaussier ne suffirent plus à combler les vides effrayants causés par ces tristes nécessités. Un jour devait arriver où les chers enfants n'auraient plus rien à donner, à jeter au dehors, pour continuer cette guerre funeste.

Ce jour arriva, et en moins de temps que nous n'en avons mis à raconter ces phases de transition dans la vie des hôtes du *Muid d'étain* : les hommes de la prévôté, ceux de l'abbé de Sainte-Geneviève, seigneur suzerain, ceux enfin du roi, s'abattirent tout d'un vol sur la pauvre maison, comme des corbeaux attirés par l'odeur d'un cadavre.

Un brave et très-louable usage, qui s'est très-méritoirement maintenu depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nous, c'est, quand un pauvre diable n'a pas de quoi payer une faible somme, de lui demander une somme trois fois plus élevée et de lui appliquer cette si charitable maxime :

*Aut ære aut cute.*

Payez de votre argent ou de votre personne.

Dès lors donc, si un malheureux débiteur ne pouvait parvenir à fournir en temps donné, c'est-à-dire à peu près sur-le-champ satisfaction à ses créanciers, dame justice intervenait avec tout son monde, monde fort dur et fort exigeant; on pressurait le pauvre, on le dénudait, on lui enlevait jusqu'à la croix de sa vieille mère, jusqu'au bénitier orné du buis, bûnit à sa naissance, et conservé à la tête du berceau de son enfant; puis, ce qui arrivait toujours, quand la vente de son modeste ménage ne suffisait pas pour satisfaire et le créancier

rapace et la justice plus rapace encore, on le conduisait en prison, ou bien on le condamnait à travailler tout le reste de sa vie, lui et ses enfants, pour le compte de son seigneur, qui alors envoyait promener dame justice et créanciers.

Ainsi en arriva-t-il au pauvre Claude, qui vit un jour, qui l'eût cru autrefois! l'hôtellerie du *Muid d'étain* envahie par les gens de trois justices!

Après les formalités d'usage, il fut décidé que le mobilier de l'hôtellerie du *Muid d'étain*, les ustensiles à l'usage de son industrie, les marchandises qui s'y trouvaient encore, son emplacement et jusqu'à son enseigne, enseigne jusque-là si vénérable et si respectée, seraient vendus publiquement le matin du saint jour d'un dimanche de décembre, qui était le vingtième dudit mois. — Or, par une fatalité, ou plutôt par un providentiel effet d'une divine justice, c'était le jour anniversaire de la mort de la tant regrettée et tant regrettable hôtelière, la mère de Claude.

Les délais accordés par la loi expirèrent bientôt, et le jour fatal arriva.

Une foule immense assiégeait dès le matin la porte de l'hôtellerie. Au premier rang se faisait remarquer par son ardeur et ses joyeuses et insultantes manifestations, le tavernier d'en face, le rival insolent et inhumain qui voyait enfin son triomphe, longtemps disputé, assuré à toujours.

Quant à Claude, il avait eu le courage de boire jusqu'à la lie la coupe de la honte et des odieux affronts; mais dès la veille il avait renvoyé Berthe chez son père, et il passa seul la nuit dans cette maison, où s'étaient écoulés pour lui d'heureux jours.

Cependant, l'heure fatale et dernière vint à sonner, et Claude eut encore le courage d'assister au supplice qu'on allait lui infliger. Il assista, pâle et muet, à l'envahissement de sa demeure; il vit emporter les vieux meubles, compagnons de son enfance, les meubles nouveaux, témoins de son bonheur, et il ne poussa pas une



plainte. On enleva devant lui la couche de Berthe, on arracha du mur le graud Christ devant lequel tous deux priaient chaque soir, et il ne dit pas un mot, ne fit pas un geste qui témoignât de sa résistance à la force qui l'écrasait.

Bientôt l'hôtellerie fut vidée, bientôt, faute d'escabeau pour s'asseoir dans sa maison, Claude fut réduit à s'appuyer contre le mur, à moins de s'étendre sur le sol; et pour se soustraire aux idées de désespoir qui l'assiégeaient, il avait besoin de penser à sa Berthe bien-aimée, à qui, au moins, il épargnait ce spectacle de désolation.

A ce moment, un de ces hommes sans nom qui se font les aides des gens qu'on appelle gens de justice, avisa dans un coin un vieux meuble oublié et couvert d'une housse en serge noire. Soudain des mains sordides et imprimant là où elles se posent un honteux stigmate, s'emparèrent du meuble signalé et allaient le traîner à la rue avec les autres, lorsque Claude s'écria :

« Arrêtez ! au nom de Dieu, arrêtez ! ce meuble n'a aucun prix, il est vieux, rongé par les vers, miné par le temps, laissez-le-moi, laissez-le moi ! »

Un sergent était survenu et avait ordonné l'enlèvement du meuble, auquel donnaient du prix les prières de Claude. Mais celui-ci reprit d'une voix lamentable :

« Écoutez ! messeigneurs, prenez tout, prenez-moi, moi-même, conduisez-moi en prison, j'y consens, j'y vais marcher avec joie, mais laissez-moi ce meuble ; ce n'est rien, c'est moins que rien, une vieille huche vermoulue, vous le voyez ? tenez, personne n'en voudra !... Mais, mon Dieu, mon Dieu, elle vient de ma mère, de ma mère, à qui j'ai promis à son lit de mort de la garder toujours. Au nom de votre mère, car tous vous avez des mères aussi, laissez-moi ce meuble, laissez-moi ce meuble, ne me faites pas parjurer. »

Un moment cette douleur si vraie, si véhémence, ces prières si ardentes tou-

chèrent les archers et les sergents, déjà Claude, qui s'était jeté à genoux, voyait leur dureté céder à ses supplications, lorsque l'un des créanciers, dont cet extrême désir de conserver le meuble avait excité la cupidité, déclara qu'il le désirait et demanda impérieusement, suivant son droit, qu'il fût mis en vente.

Claude à l'arrivée de ce nouvel acteur dans la scène cruelle qui se jouait, comprit que toute tentative afin de l'adoucir et de le désarmer serait inutile, il se releva aussitôt pour se réfugier dans son désespoir comme dans son dernier asile.

Le pauvre Claude, qui tenait tant à respecter la volonté dernière de sa mère, venait d'oublier qu'à l'heure de sa mort elle lui avait promis une suprême consolation cachée au fond de ce meuble si méprisable, consolation à laquelle il pourrait recourir en toute confiance le jour « où le malheur l'accablerait, et où il ne serait pas assez fort pour lui résister. »

Claude n'y pensa point : tout à la douleur de sa ruine, tout à son désespoir, il oubliait les conseils de sa digne mère.

Ce fut ce même désespoir qui l'inspira ; trop faible seul pour lutter contre tous, il voulut au moins les empêcher d'accomplir l'acte qu'il regardait comme une sacrilège profanation, et saisissant un lourd levier de fer :

« Puisque vous tenez tant à ce meuble, que le souvenir d'une sainte devrait protéger, s'écria-t-il, au moins vous ne l'aurez qu'en pièces. »

Et frappant à coups redoublés sur la huche, il n'en fit en quelques instants qu'un monceau de débris. Mais, ô prodige ! du milieu de ces débris jaillissent des éclats lumineux, un ruisseau d'or s'échappe des flancs du vieux coffre, une fortune, une fortune tout entière y était renfermée ; six cents écus d'or brillent aux regards émerveillés de la foule stupéfaite (1).

(1) Historique.



Et Claude ?

Oh ! le pauvre Claude ! sa première pensée avait été un cri de reconnaissance vers sa mère ; à genoux, il la pria de lui pardonner l'oubli dans lequel il avait tenu sa recommandation ; mais sa piété filiale, le religieux respect qu'il avait gardé pour le meuble consacré par le souvenir maternel devait lui mériter son pardon.

Est-il besoin de dire qu'à la vue de cet or bien inattendu, les gens de justice non-seulement suspendirent les effets de la rigoureuse condamnation, et réintégrèrent avec force révérences et obséquieux saluts les meubles qui avaient été traînés dans la rue, mais qu'ils accordèrent à Claude, qui n'en avait plus besoin, tout le temps

possible pour terminer ses comptes ?

Le bruit de cette merveilleuse fortune se répandit dans Paris, et de tous les quartiers on accourait visiter le couple heureux, qui vit une vogue nouvelle s'attacher à son industrie, un moment si gravement compromise.

Aussi, en reconnaissance du miracle opéré en leur faveur et en mémoire de leur digne mère, qui les avait sauvés, ils changèrent l'enseigne de leur maison, elle cessa dès lors de s'appeler *Hôtellerie du Muid d'étain*, pour prendre le titre de *Hôtel de la Huchette*, l'hôtel donna son nom à la rue, laquelle l'a conservé et le porte encore aujourd'hui.

VICTOR HERBIN.

---

## SILVIO PELLICO.

---

Silvio Pellico est né, vers 1789, à Saluces, où son père occupait un modeste emploi, qu'il quitta pour venir habiter Turin. Silvio était bien jeune alors ; cependant l'énergie de son âme se manifestait d'une manière d'autant plus remarquable qu'elle formait contraste avec une douce mélancolie, résultat d'une enfance malade. A dix ans il avait déjà composé une tragédie et divers essais empreints d'un sentiment poétique du plus heureux augure.

En effet, Silvio Pellico devint un des poètes les plus distingués de l'Italie. Sa tragédie de *Françoise de Rimini*, qui parut en 1819, est considérée comme un chef-d'œuvre. Elle eut beaucoup de succès à Naples et à Milan. C'est dans cette dernière ville que Silvio fit la connaissance du comte Porro Lambertenghi, chez lequel il entra en qualité d'instituteur des enfants. Les intelligences les plus élevées de l'Europe se donnaient rendez-vous dans la mai-

son du comte Porro, et Silvio s'y trouva en rapport avec madame de Staël, lord Byron, Dawis, Schlegel, Brougham et plusieurs Italiens de distinction, entre autres avec Maroncelli et le comte Confalonieri.

Silvio avait toujours aimé les enfants ; il s'acquitta de ses fonctions près de ceux du comte Porro avec une tendre et patiente persévérance, mais l'amour de la patrie dominait son âme ; il rêvait la renaissance de l'Italie, et selon lui cette renaissance devait être amenée, non par la politique, mais par l'action lente d'une saine littérature. C'est cette conviction qui lui fit communiquer au comte Porro le projet d'une publication dont le but devait être d'opérer la régénération de l'Italie. Le comte accueillit avec enthousiasme cette idée, il offrit l'aide de sa fortune, et le *Conciliateur* fut fondé.

Les Autrichiens étaient maîtres de l'Italie, la censure qu'ils avaient établie ne tarda guère à entraver la nouvelle publica-



tion; elle avait à peine une année d'existence lorsque les mutilations devinrent si multipliées que le *Conciliateur* dut renoncer à paraître.

Une révolution avait eu lieu à Naples. La Lombardie en était ébranlée. Pour arrêter le mouvement, l'Autriche fit publier des proclamations pour empêcher les sociétés secrètes. Les proclamations n'atteignirent point ce but, tant les effets suivirent de près les menaces. De nombreuses arrestations eurent lieu, notamment parmi les membres du *Conciliateur*. Le comte Porro échappa par la fuite aux condamnations qui l'auraient frappé. Silvio Pellico fut arrêté le 13 octobre 1820, et conduit dans les prisons de Sainte-Marguerite. Lorsque le geôlier eut verrouillé la porte de la chambre où il l'avait introduit, Silvio, demeuré seul, fondit en larmes au souvenir de sa famille; mais bientôt la fatigue de cette cruelle journée l'emporta sur la douleur, et il s'endormit.

« Le réveil qui suit une première nuit de prison est horrible », écrit-il dans son beau livre intitulé *Mes Prisons*. « Est-ce possible? me disais-je, moi, ici! Il est donc bien vrai qu'hier on m'arrêta, que j'ai subi ce long interrogatoire qui se continuera demain et jusques à quand?... Dieu le sait!

» Le repos, le silence absolu, le court sommeil qui avait réparé les forces de mon esprit, semblaient avoir centuplé en moi la puissance de souffrir. Le désespoir de tous les miens, surtout de mon père et de ma mère à la nouvelle de mon arrestation, se retraçait à ma pensée avec une incroyable énergie. Qui leur donnera la force, me disais-je, de supporter un pareil coup?

» Une voix intérieure semblait me répondre: Celui que tous les affligés aiment et invoquent; celui qui donnait à une mère la force de suivre son fils au Golgotha et de se tenir sous sa croix!

» Ce fut le premier moment où la religion triompha de mon cœur, et c'est à l'amour filial que je dois ce bienfait. »

Dès les premiers jours de son emprisonnement, Silvio se fit un ami d'un enfant de cinq à six ans, sourd-muet, qui venait jouer sous sa fenêtre. Cet enfant était d'un charmant naturel, et sa gaieté, sa gentillesse réjouissaient le pauvre prisonnier. Cette distraction lui fut vite enlevée. Silvio dut céder sa chambre à une nouvelle victime, et dans le corps de logis où on le plaça, il ne pouvait plus même apercevoir le petit muet qui lui avait témoigné de l'affection.

Le nouveau logement de Silvio était sale et obscur. A la fenêtre, au lieu de vitres il y avait du papier. Un mur très-mince le séparait de la pièce contiguë, qui était occupée par des femmes. Ces malheureuses étourdissaient Silvio par leurs querelles et le plus souvent par leurs chansons. Cependant parmi toutes ces voix il en était une plus suave que les autres, et celle-là lui faisait du bien au cœur, il s'attendrissait lorsque cette voix s'élevait en chantant les litanies, et il aimait à se persuader que l'infortunée, qu'il n'entendait jamais exprimer de vulgaires pensées, devait être plus malheureuse que coupable!

Dans les circonstances où se trouvait l'Italie, Silvio était convaincu que l'Autriche voudrait frapper les esprits par un exemple, et il s'attendait à être condamné à mort ou tout le moins à une longue captivité. Dans les deux entrevues qu'il eut avec son père, il dissimula ses appréhensions par piété filiale, et cependant, il avait des remords de cette tromperie. « N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi que je lui disse: Il est probable que nous ne nous verrons plus en ce monde? Séparons-nous en hommes, sans murmure et sans palinte; que j'entende prononcer sur ma tête la bénédiction paternelle!... Mais je regardais les yeux de ce vieillard vénérable, ses cheveux blancs, et je ne croyais pas que l'infortuné pût trouver en lui la force d'entendre de telles choses. Et si, pour ne pas avoir voulu le tromper, je l'avais vu s'abandonner au



désespoir, s'évanouir et peut-être tomber mort dans mes bras ! »

« Ma sérénité factice lui fit pleinement illusion, nous nous séparâmes sans larmes ; mais revenu dans ma prison, je fus en proie aux plus cruelles angoisses... Me résigner à toute l'horreur d'une longue prison, me résigner au gibet, c'était dans la mesure de mes forces ; mais me résigner à l'immense douleur que devaient en ressentir mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs, oh ! c'était à quoi toutes mes forces ne pouvaient suffire. Alors je me prosternai à terre, et avec une ferveur que je ne m'étais jamais sentie, je priai Dieu.... O bienfait de la prière ! je restai plusieurs heures l'âme élevée à Dieu, et ma confiance croissait à mesure que je méditais sur la grandeur de l'âme humaine quand elle échappe à l'égoïsme et s'interdit toute autre volonté que celle de la souveraine sagesse. »

Dans la nuit du 18 au 19 février 1821, Silvio Pellico fut transféré de Milan à Venise, où une commission spéciale devait le juger. On le renferma sous les *Plombs*, cette célèbre prison d'état qui a pris son nom du métal dont elle est couverte.

Silvio se trouva là plongé dans une solitude plus grande encore qu'à Milan. En l'absence de toute créature humaine, il s'occupa des fourmis qui se promenaient sur sa fenêtre ; il se mit à les nourrir, si bien qu'elles amenèrent une foule de leurs compagnes. Une araignée devint aussi l'objet de ses soins ; il lui donnait pour pâture des cousins et des moucherons, cela la rendit familière au point qu'elle venait prendre sa proie sur les doigts de son pourvoyeur.

Mais les fourmis et les araignées n'étaient malheureusement pas les seuls insectes qui fissent visite à Silvio. Placé en plein midi sous un toit de plomb, avec une fenêtre donnant sur un toit également couvert en plomb, dont la reverberation était atroce, le malheureux prisonnier suffoquait, acca-

blé par une chaleur de fournaise ; et à cet affreux supplice venait se joindre celui, non moins douloureux, des piqûres d'une multitude innombrable de cousins qui allaient et venaient sans cesse en faisant un bourdonnement infernal. C'était par trop de tourments à la fois. Silvio demanda son changement de prison ; on le lui refusa. Le désespoir qu'il en ressentit fut si grand, que des idées de suicide traversèrent sa tête ; parfois il craignit de devenir fou, mais il eut recours à la prière, et le calme lui revenant, il put s'examiner avec sévérité. « Je ne trouvais alors, dit-il, dans les années de ma courte vie, qu'un petit nombre d'actes dignes d'approbation ; le reste n'était que passions folles, idolâtries, fausse vertu.... Eh bien ! concluais-je, souffre donc, homme indigne ! Si les hommes et les insectes te tuent uniquement par colère et sans aucun droit, sache reconnaître en eux les instruments de la justice divine, et tais-toi ! »

Cette sublime résignation était déjà un adoucissement aux maux de Pellico : une plus douce consolation lui fut encore donnée. Jusque-là, c'était la femme du geôlier qui, chaque matin, avait apporté le café au prisonnier, elle se fit remplacer par sa fille. Zanzé était une aimable et bonne créature à qui Silvio inspira l'amitié fraternelle la plus tendre ; il devint le confident de ses peines et de ses joies ; elle l'entretenait aussi des perfections de son fiancé et du bonheur qu'elle attendait de leur prochaine union. L'ingénuité de Zanzé donnait à ses récits une grâce charmante, et Silvio était heureux de trouver dans le cœur de cette jeune fille un grand amour de Dieu et de la vertu.

« Lorsque nous avons parlé religion ensemble, lui disait-elle, je prie plus volontiers et avec une foi plus vive. » Quelquefois, coupant court à une causerie frivole, elle prenait la Bible, l'ouvrait, en baisait un verset au hasard ; puis le montrant à son ami, elle lui disait : « Je voudrais que



toutes les fois que vous relirez ce verset, il vous revînt à la mémoire que j'y ai déposé un baiser de reconnaissance. »

Silvio était destiné à subir souvent la douleur des séparations. Un soir, Zanzé se plaignit à lui de violents maux de tête, elle le quitta en lui promettant de revenir le lendemain; il ne l'a plus revue. Zanzé était dangereusement malade, et lorsque vint sa convalescence, ses parents l'envoyèrent à la campagne.

Le 11 février 1822, Silvio fut transféré dans la prison de Saint-Michel, plus rapprochée du lieu où l'on devait lui signifier son arrêt. Le président de la commission lui dit qu'il était *condamné à mort*, mais que l'empereur avait commué la peine en *quinze années de carcere duro* dans la forteresse du Spielberg.

« Que la volonté de Dieu soit faite ! » répondit Silvio.

Le président, touché de la modération du condamné, l'engagea avec douceur à la conserver, et lui fit espérer que peut-être, au bout de quelques années, sa grâce en serait le prix. Il devait s'en écouler beaucoup et de bien dures avant que cette espérance se réalisât ! Et cependant jamais l'angélique résignation de Silvio ne se démentit, si cruelles qu'aient été les tortures qu'on lui a fait subir.

Sôt après le prononcé de cet arrêt, le président apprit à Silvio qu'il allait être réuni à son ami Maroncelli, condamné comme lui à aller au Spielberg, mais pour vingt années.

Le départ pour le Spielberg eut lieu dans la nuit du 25 mars, après qu'on eut attaché aux condamnés une chaîne, de la main droite au pied gauche, pour les empêcher de fuir, et Silvio s'écrie : « Il est toujours cruel d'être forcé de quitter sa patrie ; mais la quitter enchaîné pour aller habiter des climats horribles, pour aller languir des années... c'est choses déchirantes qu'il n'est pas de termes pour le dire. »

La forteresse du Spielberg est la plus ri-

goureuse maison de force de l'Autriche. Lorsque Silvio et Maroncelli y arrivèrent, on les sépara après leur avoir fait traverser un corridor souterrain, puis on les enferma dans des chambres ténébreuses et très-éloignées l'une de l'autre.

Depuis bien longtemps la santé de Silvio était délabrée ; il toussait beaucoup et souffrait de la poitrine. Le voyage avait aggravé cet état déjà si alarmant ; une fièvre ardente le consumait ; on ne le soumit pas moins à l'affreux régime auquel il était condamné. Il lui fallut se coucher sur des planches nues, porter une chaîne au pied, et vivre d'une nourriture si mauvaise, si nauséabonde, que la plupart des condamnés, dans l'impossibilité où ils étaient de l'avaler, tombaient dans le déperissement, puis mouraient littéralement de faim.

Le *carcere duro* oblige aussi au travail. Silvio commença par faire de la charpie, puis on lui fit fendre du bois, et en dernier lieu tricoter des bas, il devait en faire deux paires par semaine.

Mais là ne se bornait pas le supplice des condamnés. Une solitude complète et un silence absolu venaient encore l'aggraver. Cette règle était intolérable pour Silvio ; il essaya d'écrire avec son sang, puis avec la suie qu'il détachait d'un vieux tuyau de poêle. Le papier lui manquait, il écrivit tout un poème avec un clou sur la muraille de son cachot.

On avait accordé aux prisonniers une heure de promenade par jour. Chacun d'eux y allait séparément entre deux gardes, ayant le fusil sur l'épaule. Silvio étant logé à l'extrémité d'un corridor, passait devant les prisons de tous les condamnés politiques d'Italie, mais il lui était défendu de s'arrêter et même de saluer personne.

Le geôlier du Spielberg, Schiller, était un ancien militaire qui, sous une rude écorce, cachait un cœur excellent. Incapable de manquer à son devoir, il maintenait les règlements d'une manière inflexible. Cependant il était devenu cher à



Silvio, par la bonté qu'il mit à le soigner lorsqu'il avait été dangereusement malade.

Un matin, le surintendant de la prison vint tout joyeux annoncer à Silvio qu'il allait enfin être réuni à Maroncelli.

La joie manqua étouffer Silvio, il demanda en grâce qu'on ne retardât pas davantage à lui amener Maroncelli, et peu d'instant après ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. La maladie, les souffrances de toutes sortes avaient bien changé Silvio, mais Maroncelli n'était pas reconnaissable. Son visage si beau, si éclatant de santé avait été flétri par la faim, par le mauvais air de sa ténébreuse prison.

Il y avait déjà plus de sept ans qu'ils étaient renfermés au Spielberg, lorsqu'une tumeur survint au genou de Maroncelli. Ce mal devint si grave, que l'amputation fut jugée inévitable; mais dans l'état de faiblesse où se trouvait le malade il était à craindre qu'il ne pût supporter l'opération; le médecin hésitait : ce fut Maroncelli qui le décida.

Silvio resta près de son ami pendant qu'on l'amputait. Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand tout fut terminé, il dit au chirurgien : « Je n'ai aucun moyen de reconnaître le service que vous venez de me rendre. » Puis remarquant une rose sur la fenêtre, il pria Silvio de la lui apporter, et l'offrit au chirurgien, comme marque de sa reconnaissance. Celui-ci prit la rose et pleura.

Trois années s'écoulèrent encore sans que Silvio vît arriver aucun allègement à sa position. Enfin, le 1<sup>er</sup> août 1830, le directeur de la prison vint lui annoncer que l'empereur lui avait fait grâce, ainsi qu'à Maroncelli, et que la liberté allait leur être rendue. Quelques heures plus tard les graciés se mettaient en route pour l'Italie accompagnés par un commissaire impérial.

Les mots seraient impuissants à exprimer la joie que le retour de Silvio causa à sa famille et ce qu'il éprouva lui-même en embrassant son père, sa mère et ses frères.

« Je suis maintenant, disait-il, de tous les mortels le plus digne d'envie ! »

Nous devons à Silvio Pellico *Les devoirs des hommes* et *Mes prisons*. En tête de ce dernier ouvrage, Silvio Pellico a écrit cette espèce de profession de foi qui complète l'idée que vous devez, mesdemoiselles, vous former du caractère et du but de l'auteur.

« Ai-je écrit ces mémoires par vanité et pour parler de moi? Je désire vivement que cela ne soit pas; et autant qu'on peut se constituer soi-même son juge, je crois avoir écrit dans des vues plus élevées.

» J'ai voulu contribuer à relever le courage de quelque infortuné, par le récit des mots que j'ai soufferts et des consolations que l'homme peut trouver (je l'ai éprouvé) dans les plus grands malheurs.

» J'ai voulu attester qu'au milieu de mes longs tourments, nulle part j'en ai vu l'humanité aussi injuste, aussi peu digne d'indulgence, aussi pauvre de belles âmes qu'on a coutume de la représenter;

» Inviter les cœurs nobles à se défendre de haine, mais au contraire à aimer les hommes, à n'avoir de haine irréconciliable que pour le vil mensonge, la posillanimité, la perfidie, pour toute dégradation morale.

» J'ai voulu, enfin, redire une vérité déjà bien connue, mais trop souvent oubliée, savoir : que la religion et la philosophie commandent l'une et l'autre avec l'énergie dans la volonté, le calme dans le jugement, et que, sans ces conditions réunies, il n'y a ni justice, ni dignité, ni principes certains. »

Les malheurs de Silvio lui avaient conquis toutes les sympathies; la manière dont il les a racontés a mis le comble à sa gloire; il n'était qu'un martyr, il est devenu un saint. Pas une parole de malédiction, pas une plainte ne s'est échappée de sa bouche, dans le long récit des cruelles persécutions qu'il a endurées : une telle modération élève Silvio au-dessus de l'humanité.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.



## LA PREMIÈRE COMMUNION.

---

Si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur,  
si vous remplissez de consolation l'âme affligée, votre  
lumière se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres  
deviendront comme le midi.

ISAÏE, 67.

L'Eglise a délaissé les habits du veuvage;  
Au milieu des jours pénitents  
Un jour heureux se lève, et sa brillante image  
Éblouit les yeux des enfants.

Ce jour leur appartient ! Belle, mystérieuse,  
L'aurore les éveille et murmure tout bas :  
« Le grand jour est venu ! de ta couche rêveuse  
» Sors, mon enfant, et viens au temple sur mes pas.

« Lève les yeux ; regarde : au sein des tabernacles  
» Sont déjà déposés les doux pains de froment ,  
» Attendus par l'amour, prédits par les oracles ,  
» Où Dieu se rend visible à tout cœur bien aimant. »

Et l'enfant se réveille, et sa jeune paupière,  
Pleine encor des lueurs d'un songe radieux ,  
Croit voir dans le soleil parcourant la carrière  
Une hostie enflammée errante dans les cieux.

Les vêtements de lin parent son corps pudique ;  
Jeune fille, un long voile aux ondoyants détours  
Pour la première fois, de ton front angélique  
Jaloux, va dérober les séduisants contours.

Tu n'es plus une enfant, tu n'iras plus, rieuse,  
Oubliant pour tes jeux la sévère leçon,  
Courir dans la prairie, à l'ombre de l'yeuse ,  
A tous les vents des bois fredonner ta chanson.

Tu verras désormais la pudeur, chaste femme,  
Accompagner tes pas, veiller à ton côté,  
Dans l'ombre dérober les grâces de ton âme ,  
Comme ce frais tissu dérobe ta beauté.



Tu vas naître à la vie, à sa joie, à sa peine,  
O belle enfant, admise au radieux festin ;  
La coupe de tes jours est encor toute pleine ,  
Douce, amère, il faut bien y goûter à la fin.

Le temps en est venu. Pense au Dieu qui t'ordonne  
D'obéir à ses lois pour qu'il t'aime toujours,  
Sois douce aux malheureux, et que la sainte aumône  
Ouvre la scène de tes jours.

Toi qui fus élevée au sein de l'opulence ,  
Toi dont l'Inde lointaine a tissu les habits ,  
Lève ce front charmant qu'une sainte espérance  
Colore en ce moment des flammes du rubis ;

Vois dans ce noir grenier une enfant de ton âge  
Que pâlit aujourd'hui la faim, la pauvreté,  
Qui n'a plus en son cœur d'espoir, ni de courage ,  
Dont les baillons béants montrent la nudité.

Elle était belle aussi, l'orgueil de sa famille,  
Et digne, comme toi, du banquet solennel,  
La misère l'en chasse, hélas ! la pauvre fille  
Ne saurait, presque nue, approcher de l'autel.

Regarde : elle est en pleurs.... Ses larmes t'appartiennent ,  
Tu peux les arrêter par un seul doux accent :  
Que du cœur paternel tes caresses obtiennent  
Une part de ses dons pour ta sœur d'un moment.

Donne les vêtements, le voile tutélaire ,  
Et le cierge béni, emblème de la foi ,  
Et ce livre divin, sacré dépositaire  
Des grands enseignements de notre antique loi.

Verse l'or de tes jeux pour calmer la misère ,  
Marque par des bienfaits la trace de tes pas ,  
Amasse des trésors pour toute ta carrière,  
Que la rouille et les vers ne te ravissent pas.

M<sup>me</sup> EVELINE RIBBECOURT.



## REVUE DES THÉÂTRES.

Il n'y a plus de spectacle possible par une telle chaleur, mesdemoiselles ; comment avoir le courage d'aller s'enfermer au fond d'une grande boîte formée de petits compartiments dans lesquels on ne peut pas plus remuer qu'une paire de ciseaux dans une boîte à ouvrage ? Aussi je vais vous prier de me suivre hors Paris, en plein air, à l'Hippodrome.

Y aller, c'est déjà un plaisir. On laisse le boulevard et ses promeneurs habitués, la rue de la Paix et ses riches magasins, la place Vendôme et sa colonne, portant Napoléon qui a porté les destinées du monde ; la rue de Castiglione, bordée de ses élégantes galeries ; la rue de Rivoli, formée d'un côté par l'hôtel des Finances, l'hôtel de la Marine, le garde-meuble, qui renferme les diamants de la couronne, et de l'autre par la terrasse du jardin des Tuileries. Voici la place de la Concorde, son pavé en mosaïque, ses colossales statues représentant douze des plus grandes villes de France, ses candélabres de bronze doré ayant la forme d'un vaisseau, son obélisque de Louqsor, dont le granit est si rose au soleil ; ses chevaux de marbre se révoltant contre un esclave, et ses deux gracieuses fontaines, dont les eaux jaillissent en cascades, en gerbes, en blancs panaches, lancées par des tritons et des naïades. Ici, l'église de la Madeleine, ses portes de bronze et son admirable fronton ; là, le palais de nos rois à travers ses grands marionniers, et la Chambre des Députés de la France, ces trois pouvoirs qui nous gouvernent : *Dieu, le roi, la loi*. Enfin, les Champs-Élysées, que l'on suit au milieu de brillants équipages entraînant au bois de Boulogne de jolies femmes en fraîche robe de taffetas rose, sous une ombrelle de taffetas

bleu, et des cavaliers galopant aux portières. On marche sur l'asphalte, on roule sur une route sans poussière ; les fontaines et leurs statues, les cafés élégants, les jeux de toute sorte, les hauts peupliers de l'Élysée-Bourbon, des hôtels princiers, vous suivent jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, ce monumental trophée élevé à la gloire de l'armée républicaine et impériale. Quelle capitale peut se vanter de tant de merveilles réunies presque sur un même point !

Nous voici à l'Hippodrome ; entrons. Des gradins formant stalles entourent une immense arène où l'on est bien assis, à l'abri de la pluie et du soleil ; les décorations de la porte d'entrée des spectateurs, et de la porte des acteurs, ainsi que les tribunes de nos princes, donnent l'idée de ce que pouvaient être ces lices où combattaient les Abencerrages et les Zégris. Des musiciens exécutent des symphonies guerrières. Il est trois heures, dix mille personnes ont pris place.

Quatre amazones (vêtues comme M. Léon Coignet nous représente Rebecca à cheval, enlevée par le chevalier de Bois-Gilbert, dans le roman d'Ivanhoe) luttent ensemble de vitesse. On s'intéresse au corsage bleu, rose, vert ou jaune... celle qui remporte le prix reçoit un énorme bouquet, au bruit des fanfares.

Lorsque l'arène est vide, voici d'énormes singes en costume de marmitons, le bonnet de coton sur l'oreille, le couteau à la ceinture, qui, à cheval sur de petits chevaux, exécutent une course désespérée. Celui-là jette des cris de colère, celui-ci se retourne pour voir si ses camarades le suivent, cet autre s'est couché tout de son long, la tête appuyée sur le cou de son cheval, et semble résigné à son sort ; tandis que le plus brave,



cramponné aux crins de sa monture, paraît ne s'occuper que d'arriver au but. .. Rien de drôle comme les mouvements d'yeux et de babouines de ces pauvres singes, qui expriment plus d'effroi que de plaisir en entendant les coups de fouet qui pressent la course de leurs petits chevaux.

Après cet intermède, trois amazones et leurs écuyers viennent exécuter un *steeple-chase*; des valets placent deux barrières peintes en vert (sans doute pour imiter des haies). Les amazones portent des jupes de velours noir, un corsage de satin jaune, cerise, bleu; leurs cheveux sont roulés en dessous, de manière à imiter des cheveux courts; elles sont coiffées de casquettes de velours noir, à forme haute, et ornées derrière d'un nœud de ruban de velours noir, dont les bouts retombent sur l'épaule. Les coureurs amènent leurs chevaux devant l'obstacle, puis la course commence... les haies sont hardiment sautées, et c'est une des amazones qui remporte le prix.

Arrivent les *Ecoliers d'Insruck* sur des chevaux aussi jeunes, aussi vifs que leurs maîtres. Ces messieurs ont une courte redingote de velours noir, ornée sur la poitrine de brandebourgs en or; un pantalon de peau blanche, une espèce de casquette à haute forme, terminée du haut comme un schapska polonais, ornée d'une aigrette de héron; ils portent, attaché sur l'épaule gauche, un nœud de ruban de satin dont les quatre bouts retombent avec grâce ou voltigent au gré du vent; ces nœuds sont verts ou rouges. Les écoliers se partagent en deux camps et jouent une admirable partie de barres. Un nœud vert vient proposer un défi à l'escadron des nœuds rouges, le défi est accepté. Alors c'est une course, ce sont des détours, des retraites, des ruses charmantes, auxquels les chevaux semblent participer de leur mieux; mais enfin le nœud rouge frappe de son gant enfariné l'épaule de son ennemi et le fait prisonnier; le jeu recommence, le nombre des prisonniers aug-

mente, ils sont délivrés... Ce qu'il y a d'amusant dans cette partie de barres, c'est qu'elle est vraie; on prend fait et cause pour tel ou tel nœud, et l'on joue la partie de barres avec les écoliers d'Insruck.

Voici des *Femmes de Rome* conduisant des chars. Sur leurs cheveux tressés sur les joues et relevés derrière, elles portent le bonnet phrygien; sur leur robe de laine blanche, elles portent un lourd manteau de laine rouge, bleue ou jaune, des rangs de perles entourent leur cou; leurs bras sont nus. Chaque char est traîné par deux chevaux dont la tête est ornée de panaches. Au milieu de ce char à quatre roues et non suspendu, ces femmes, tenant les rênes d'une main, de l'autre excitent leurs coursiers. La poussière vole, les chars roulent, se croisent, se dépassent, et, au risque d'être renversée, brisée, une de ces femmes arrive la première au but et reçoit une couronne de lauriers qu'elle passe à son bras.

Les *Sauteurs de Versailles* entrent. Il paraît qu'il y avait sous Louis XV et sous Louis XVI des chevaux qui sautaient pour le roi; je doute qu'ils aient été de la force de ceux de l'Hippodrome. Imaginez-vous des chevaux la queue coupée longue de quarante centimètres et entourée d'un ruban comme les cheveux des hommes l'étaient avant la révolution (ce qu'on appelait aussi une queue), et, sur ce cheval, qui fait des sauts et des bonds si hauts qu'il a l'air de voler dans les airs comme Pégase, une jeune femme en amazone de velours noir, en perruque poudrée, le petit chapeau sur l'oreille, conserve des traits aussi calmes et ne bouge pas plus que si elle était tranquillement assise dans un fauteuil... Je ne vous parlerai pas des autres chevaux, des autres cavaliers, c'est tout aussi admirable.

Voici des espèces de valets de trèfle ou de carreau qui viennent apporter des tribunes. Nous allons voir le *Camp du drapeau d'or*, tournois et chevauchées donnés à Ardres pour l'entrevue de François I<sup>er</sup> et de Henri VIII.



En effet, ce héraut d'armes qui a l'air de porter des ordres, est aux armes de France, c'est Montjoie; celui-ci, aux armes d'Angleterre, c'est Bretagne. François I<sup>er</sup> arrive. De son côté est la reine, le connétable de Bourbon, le roi de Navarre, les ducs d'Alençon, de Vendôme, de Lorraine, les comtes de Laval, de Lautrec, d'Orval, de la Trémoille, les maréchaux de Chabannes, de Chatillon, le grand maître de l'artillerie, les princes de la Roche-sur-Yon, de Tallement et des dames de la cour de François I<sup>er</sup> et de Henri VIII.

En même temps, et à la droite de François I<sup>er</sup> arrive Henri VIII, la reine, les ducs de Stafford, d'York, le marquis d'Orsay, les comtes de Northumberland, Talbot de Salsbery, d'Essex, de Lancastre, de Norfolk, et puis le sénéchal de France, des chevaliers, visière baissée, couverts de fer eux et leurs chevaux, des hallebardiers, des pages, des écuyers et des valets.

Lorsque les rois et leur cour ont pris place dans les tribunes, et que les pages

ont emmené leurs chevaux, le tournoi commence.

D'abord les chevaliers courent des lances; les lances brisées, ils se frappent avec la masse d'armes; quelques-uns tombent, d'autres sont blessés, on les emporte hors du camp; plusieurs se fâchent, et se servent du poignard; on les sépare. Le tournoi fini, la reine de France honore les vainqueurs en leur passant au cou une écharpe, les chevaux sont ramenés par les pages, et les deux cours défilent dans le même ordre.

Ces femmes au pittoresque costume tout brillant d'or et d'argent, ces hommes si élégamment, si richement vêtus, ces pages gracieux, ces chevaux caparaçonnés, ces guerriers qui avec leurs coursiers ne forment qu'une masse de fer, présentent un grand et imposant spectacle qu'il m'est difficile de faire passer sous vos yeux, mesdemoiselles, et c'est à mon grand regret.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## NÉCROLOGIE.

Madame la comtesse de Bradi, née de Ceylan, vient de mourir. Bien qu'elle ne fût plus jeune, son intelligence l'était toujours. Ce qui distinguait madame de Bradi, c'était une grande beauté, une dignité naturelle et des manières parfaites. Sa gaieté aimable, sa religion sincère, lui firent supporter avec courage des malheurs de famille ainsi que la perte de sa fortune, et son cœur noble et généreux la faisait chérir de tous ceux dont elle était entourée.

Madame la comtesse de Bradi a écrit : les *Lettres sur la Corse*, une *Réfutation des opinions de M. de Montlosier*, des

*Nouvelles, le Savoir vivre en France, le Secrétaire au dix-neuvième siècle*, et l'*Histoire des plantes célèbres*. Vous, mesdemoiselles, qui avez lu avec tant d'intérêt les *Nouvelles* que depuis quinze ans madame de Bradi a données à votre journal, ainsi que les *Lettres d'une grand-mère à ses petites filles*, vous la regretterez, j'en suis sûre, et garderez à sa mémoire un sentiment de pieuse et vive reconnaissance.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



## CORRESPONDANCE.

As-tu jamais pensé que tu pouvais un jour perdre par la mort les personnes qui te sont proches ? As-tu pu de sang-froid te dire ce que tu ferais, afin d'honorer leurs restes et de conserver leur mémoire sur la terre ? Moi, j'y ai pensé bien souvent, depuis que j'ai entendu parler des morts apparentes, des différentes manières d'embaumements, ainsi que des scandaleuses exhumations que les familles permettent pour prouver au public la supériorité de telle ou telle méthode, et je me suis dit : A la mort d'un parent, mon premier devoir serait, au lieu de laisser ce soin à des mercenaires, de rester près de lui pendant le court espace qu'il aurait encore à passer en ce monde, de veiller sur lui, de faire exécuter devant moi toutes les épreuves qui peuvent constater l'absence de la vie ; puis, lorsque les symptômes ne permettraient pas de douter qu'il n'y a plus d'espoir, c'est encore moi qui assisterais aux dernières cérémonies, afin qu'elles fussent dignes de celui qui s'en est allé pour toujours. J'aurais du courage, du calme, je ne pleurerais que quand il n'aurait plus besoin de moi. Je voudrais que ses restes fussent déposés dans un cercueil de sapin, afin qu'ils devinssent plus tôt de la terre. C'est propre de la terre, cela sent bon ; sur un cercueil, il pousse de l'herbe bien verte, des petites fleurs bien fraîches... Une pierre, une croix, diraient son nom, s'il était célèbre ; mais s'il n'était connu que de sa famille, une simple épitaphe ferait reconnaître sa tombe à ceux qui ne l'auraient point oublié ; et je crois que du haut du ciel son âme serait satisfaite. Dix ans après, je ferais exhumer ses ossements et les déposerais religieusement dans un cercueil de plomb... dernier devoir que

les vivants puissent rendre à ceux qui les ont aimés. Bien entendu que l'espace où ces ossements reposeraient aurait été acheté par moi, et serait assez considérable pour contenir d'autres tombes, afin que ceux qui auraient été proches dans cette courte vie soient proches encore durant l'éternité.

Je te demande pardon, chère petite, de t'avoir entretenue d'un si grave sujet, mais il m'est impossible de te dire autre chose que ce qui me préoccupe au moment où je t'écris... C'est comme cela que je comprends l'amitié : être avec son amie, c'est penser tout haut.

Afin de te distraire, je viens à nos travaux accoutumés, et te dirai d'abord :

Le n° 1 est un dessin pour bonnet d'homme. Il se brode en soutache de coton blanc, si le bonnet est en nankin. Le bonnet est-il en casimir noir, achète une pièce de soutache vert foncé, une autre vert pâle — ou bien une bleu foncé, une autre bleu pâle.

Pour broder ce bonnet, tu prends une feuille de papier végétal, tu la poses sur ce dessin, tu le calques sur la feuille de papier, avec un crayon mine de plomb ; puis tu couds de chaque côté ce papier sur le morceau de casimir que tu veux broder, et tu suis le crayon en cousant dessus l'une des soutaches ; quand tu as fini, tu enlèves le papier végétal, et, à côté de cette première soutache, tu couds la seconde.

Le n° 2 est le fond de ce bonnet.

Le n° 3 est un alphabet de lettres anglaises.

Le n° 4 est un encadrement de mouchoir. Au bas, où est cette ligne, on fait un point à jour et l'on y coud une dentelle. Le rond, entouré de trois cercles qui



se trouve à la corne, se fait comme un pois; les trois ronds qui sont au-dessus, entourés de deux cercles, se font comme des œillets.

Le n° 5 est une couronne de tilleul (prononce tillieul); cet arbre vient naturellement en Europe et en Amérique, dans les vallées, le long des coteaux et sur les montagnes. Il se multiplie de graines, de rejets, de boutons et de branches. On peut aussi le greffer. A vingt ans il est dans toute sa force, et ne vit que quarante-cinq ans. C'est sur le tilleul que l'on a fait la célèbre épreuve que l'on pouvait de la tête d'un arbre en faire les racines, et des racines en faire la tête. On boit l'infusion de ses fleurs, on file sa seconde écorce dont on fait des cordes, des câbles, de la toile, et nos chapeaux appelés de *paille blanche*. Les Grecs en faisaient du papier, rejoint par lames comme celui du papyrus. J'en ai vu de fabriqué en France, qui était aussi blanc, aussi brillant que du satin. Le bois du tilleul se coupe aisément. Il est blanc, léger, tendre, liant, de longue durée. Les charrons, les menuisiers, les carrossiers, les tourneurs, les ébénistes, les graveurs et surtout les sculpteurs, le préfèrent à tous les autres bois. Il a le mérite de n'être sujet ni à la vermoulure, ni à se fendre, ni à se gercer; on en fait des flèches; son charbon est le meilleur pour la poudre à canon; et ses feuilles, ramassées, servent de nourriture aux bestiaux. Cet arbre fleurit en mai et en juin; son fruit mûrit en septembre, et tombe de lui-même, il est doux au goût. Enfin, tout est beau, tout est bon, tout est utile dans le tilleul; son ombrage touffu nous rafraîchit en été: son bois nous réchauffe en hiver; il est l'ornement de nos promenades, de nos jardins et de nos bosquets, par son port noble et gracieux, par le vert de son feuillage et par son agréable odeur.

Cet arbre est l'emblème de l'amour conjugal, car Beaucis, tu t'en souviens, fut changée en tilleul; et, d'après toutes les

vertus d'un tel arbre, cette couronne doit se broder sur le chiffre d'une mère.

Le n° 6 est une couronne de pâquerettes. « Les pleurs de Malvina sur son enfant mort ont été féconds, dit Ossian, ils ont fait naître dans les champs des fleurs au disque d'or, entouré de larmes d'argent. »

Cette couronne peut donc être brodée sur le chiffre d'une gentille petite sœur.

Le n° 7 est une couronne de guimauve. Ses fleurs, ses tiges, ses feuilles, sa racine, tout dans cette plante est salutaire et bon; de ces différents sucs on compose des sirops, des pastilles, des pâtes aussi excellentes au goût que favorables à la santé, et le pauvre affamé peut trouver dans la racine de cette plante un aliment sain et substantiel.

La guimauve est l'emblème de la bienfaisance. Cette couronne serait bien placée sur le chiffre d'une protectrice.

Le n° 8 est une couronne de fraises. Cette plante offre à la fois ses fleurs et ses fruits, elle flatte à la fois le goût et l'odorat.

La fraise est l'emblème de la bonté aimable. Voilà une couronne que l'on aimerait à broder sur le chiffre d'une jeune tante.

Le n° 9 est une couronne de roses. Tu sais qu'en l'année 532, saint Médard, évêque de Noyon, institua à Salency, lieu de sa naissance, la fête de la rosière. Toutes les filles du village devaient décerner à celle d'entre elles qu'elles avaient jugée la plus sage une couronne de roses. Ce fut la sœur de saint Médard qui l'obtint, et la reçut du fondateur lui-même.

Je viens te décerner cette couronne, que tu peux à ton tour placer sur le chiffre d'une amie.

Le n° 10 est une couronne de mûrier. Le mûrier blanc est originaire d'Asie; il croît de lui-même, et, à la Chine, le ver à soie s'engendre naturellement sur ses branches. Peu à peu cet arbre a traversé les grandes Indes pour s'établir dans la



Perse; de là, il a passé aux îles de l'archipel, où on a filé la soie dès le troisième siècle. Des moines apportèrent en Grèce, dans le sixième siècle, des œufs de vers à soie, et des graines de l'arbre qui le nourrit. En 1540, on commença seulement à élever des mûriers en Italie; déjà dès le quinzième siècle, sous Charles VII, le mûrier était venu en France, et maintenant les bienfaits du mûrier et du ver à soie y sont aussi répandus que ceux du lin et des toisons.

Le mûrier blanc est l'emblème de la sagesse, car il ne mûrit qu'en automne, alors qu'il n'a plus à craindre les vents du printemps, le soleil de l'été... Une couronne de mûrier serait donc bien placée sur le chiffre d'une grand'maman.

Le n° 11 est une couronne de myosotis, mot grec qui signifie, je crois, *oreille de souris*, ce qui est peu sentimental; mais les Grecs ne l'étaient pas du tout. Cette petite fleur s'appelle en allemand *ne m'oubliez pas!* et en français *yeux de la Vierge*.

Tu peux placer cette couronne sur le chiffre d'une amie qui va te quitter.

Le n° 12 est un modèle de crochet pour couverture de lit et de coussin, ou pour préserver les bras et le dossier des fauteuils. Tu vois qu'il y a deux rangs de crochet dans le bas, et quatre au milieu; le graveur a laissé là un blanc qui ne signifie rien.

Le n° 13 est la moitié du dos d'un corsage de costume de bain, ce dos se taille double. Ces trois plis du bas du dos se cousent à l'envers, à points arrière.

Le n° 14 est un des côtés du devant.

Le n° 15 est la pièce d'épaule à laquelle on fronce le dos.

Le n° 16 est une des pièces à laquelle on fronce un des devants.

Le n° 15 et le n° 16 se réunissent ensuite sur l'épaule.

Le n° 17 est une des manches.

Le n° 18 est la moitié de la ceinture, à

laquelle on monte le dos, et on fronce les devants.

Le n° 19 est un des côtés du pantalon qui se coud au bas de la ceinture.

On fait ce costume en flanelle noire, et on l'embellit d'un galon de laine rouge, cousu à plat sur l'ourlet du bas du pantalon, sur celui des manches, autour du cou, et sur la poitrine.

Tu peux ajouter, au bas de la ceinture, une bande de flanelle noire haute de 40 centimètres, froncée du haut, tu auras l'air plus femme avec cette espèce de petite jupe.

Le n° 20 est un rébus que, par exemple, je n'ai pas placé d'une façon qui lui fasse beaucoup d'honneur... mais il me pardonnera, je n'ai pu mieux faire.

A présent, ma chérie, à nous deux! parlons modes et toilettes.

Voici l'été qui commence; je n'aime pas cette saison, elle ôte tout désir de se parer; il le faut cependant pour certaines circonstances, pour une noce, c'est de rigueur. Si donc j'étais engagée d'une noce, à la campagne, voici ce que j'emporterais.

*Pour aller à l'église.* Une robe de taffetas gris, corsage à pointe, manches *À-madris*. Mantelet de taffetas gris, ayant du bas trois garnitures d'étoffe pareille, découpée à l'emporte-pièce; du devant, une garniture pareille rabattue sur le mantelet. Chapeau de paille à jour; sur le côté gauche, une grosse rose blanche entourée de son feuillage, le tout formant comme une rosette; ruban de gros-de-Naples blanc. Collet manchettes de dentelle. Bottines grises.

*Pour le bal.* Une robe de taffetas rose, à pointe et décolletée; manches courtes garnies d'un double bouillon de tulle de soie blanche; Berthe de taffetas blanc, garnie du bas d'une double ruche pareille, Gants blancs courts. Souliers roses. Un éventail et un riche mouchoir à la main. Deux touffes d'œillets naturels de plusieurs couleurs, placées chacune de chaque côté de la tête. Tu sais qu'à une noce on ne



doit jamais se mettre en blanc, afin de bien faire ressortir la mariée.

*Le lendemain au déjeuner.* Une robe de toile de l'Inde, couleur écri, corsage froncé sur les épaules; pèlerine d'étoffe pareille. Collet de mousseline recouvert de deux bouillons. Manchettes pareilles. Bottines couleur écri. Gants de peau de Suède.

*Pour aller à la promenade dans le bois voisin.* Une ombrelle verte. Un chapeau de paille cousue, orné de rubans de taffetas paille. Un voile de gaze verte.

*Pour le dîner.* Une robe de barège blanc à raies bleues, corsage à la vierge; manches courtes ou à la jardinière; la jupe ornée de deux hauts volants festonnés en coton bleu et de manière que chaque dent contienne l'espace qui est entre chaque raie. Ceinture de ruban de taffetas bleu à longs bouts pendants par devant. Deux nœuds de ruban de taffetas bleu, aussi à longs bouts pendants, posés chacun de chaque côté de la tête, et retombant jusque sur la poitrine. Deux rubans pareils de couleur, mais plus étroits, noués chacun autour du poignet, du côté du petit doigt, où ils forment chacun deux boucles et deux bouts qui pendent... c'est très-gracieux. Bottines grises. Gants gris.

*Pour le petit bal du soir.* Une robe de mousseline froncée sur les épaules, garnie, au devant du corsage, par une dentelle haute de 2 centimètres; manches courtes ou à la jardinière; jupe ornée de trois grands plis. Ceinture formée d'un large ruban vert, à longs bouts pendants sur le côté gauche. Guirlande de fleurs des champs, naturelles; ou bien, ceinture de taffetas blanc nouée de même, et couronne de bluets.

Les jeunes femmes n'ont qu'à ajouter à leur robe de taffetas bleu ou blanc des volants de dentelle noire ou blanche, à porter un mantelet de taffetas bleu ou rose garni de dentelle noire ou blanche, à mettre des plumes à leur chapeau, de curieux bracelets à leurs bras; à placer sur le derrière de leur tête de gracieux

petits bonnets retenus par de riches épingles et à porter un gros bouquet à leur main.

Les grand'mamans ne sont pas forcées de faire de si nombreuses toilettes: une riche étoffe damassée, un mantelet de taffetas vert ou lilas garni de dentelle noire; une redingote de soie rose recouverte de mousseline, le mantelet pareil; le tout garni de dentelle blanche; un chapeau orné de plumes; un bonnet orné de marabouts; des bracelets, des diamants... il me semble qu'il n'y a pas une jeune personne qui ne se plaise à parer ainsi sa grand-mère et à la trouver bien belle!

Pour les petits messieurs: pantalon blanc, veste bleue, chapeau gris, canne à la main, gants de fil d'Écosse, souliers napolitains, cravate noire... la toilette de ces messieurs n'est pas difficile.

Quant aux petites filles, c'est différent! A la manière dont on les habille, je doute qu'elles puissent revenir sans peine à notre simplicité... Il le faudra pourtant bien! A présent, pour aller à la noce, voilà comment elles seraient belles: Jupe de taffetas rose ou bleu; katzawek d'étoffe pareille, garni sur l'ourlet d'une passementerie rose ou bleue; pantalon court; bas blancs; bottines couleur écri; gants de soie pareille; chapeau de paille, entr'ouvert; pour le retenir sous le menton: brides de taffetas rose ou bleu, ornées sur chaque joue d'une rosette de ruban de taffetas rose ou bleu; une couronne de fleurs autour du fond du chapeau. Ou bien: Jupe et katzawek de percale blanche, le katzawek garni d'une petite dentelle cousue à plat. Ou bien: jupe de taffetas écossais et canezou de mousseline blanche; pantalon court: il n'y a qu'à l'âge de sept ans que les petites filles portent le pantalon tombant jusqu'à la cheville. Les cheveux tressés et retombant sur les épaules sont aussi de cet âge; plus jeune, les cheveux sont frisés ou séparés sur le milieu de la tête, puis on en forme deux tresses nouées avec un ruban et



tournées de chaque côté, de manière à former un rond sur l'oreille; le nœud de ruban ressort du milieu de cette espèce de pompon et forme une propre et gracieuse coiffure qui ne gêne pas le chapeau. J'espère que ta petite sœur ne se plaindra plus que je ne m'occupe pas d'elle.

Voilà une bien longue lettre, ma mignonne, la tienne était si courte!

As-tu deviné le rébus de la planche VI?  
*Tout chemin mène à Rome!*

Adieu! je t'aime bien.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### ÉPHÉMÉRIDES.

LE 10 JUILLET 1584, MORT DE GUILLAUME, PRINCE D'ORANGE, PREMIER STADHOUDER DES PROVINCES-UNIES.

Ce grand fondateur de la liberté des Pays-Bas, qui, mû par le seul sentiment de la justice, avait défendu ces provinces opprimées au prix de son temps, de son repos, de ses honneurs, sans recevoir d'autre salaire que le titre incertain et révocable de *stadhouder* (ou protecteur), fut frappé par la main de Balthazar Gérard, assassin soldé par le roi d'Espagne, Philippe II, et qui, à force d'intrigues et d'hypocrisie, était parvenu à posséder la confiance du prince d'Orange.

Guillaume se levait de table et sortait de la salle à manger, lorsque Gérard, caché derrière un pilier, lui déchargea à bout portant un coup de mousqueton dans la poitrine; le prince chancela et s'écria : « Mon Dieu, ayez pitié de moi et de ce pauvre peuple ! » Il expira presque aussitôt, sous les yeux de sa femme, Louise de Coligny, fille de l'amiral, qui avait déjà vu, dans ces jours malheureux, massacrer sous ses yeux son père et son premier mari, le jeune Téligny. Un deuil immense suivit cette mort : le peuple batave, créé en quelque sorte par le génie de ce prince, le pleura comme autrefois Israël pleura Judas Machabée. Enseveli à Delit, on éleva à sa

mémoire un monument qui existe encore, et où l'on relit ce nom de *Père de la patrie* que la voix du peuple lui avait décerné.

Guillaume, que ses contemporains avaient surnommé le *Taciturne*, avait cinquante-et-un ans au moment de sa mort. Suivant l'usage du temps, il avait une devise qui peint bien son caractère et sa destinée, et qu'on retrouve sur plusieurs médailles frappées en son honneur. Le *corps* de cette devise était un alcyon bâtissant son nid, et l'*âme* : — Calme au milieu des flots en fureur.

Balthazar Gérard, arrêté au moment du meurtre, mourut dans des supplices affreux, pareils à ceux que subit plus tard le coupable Ravaillac. Philippe II, bravant toute pudeur, accorda à la famille de ce misérable des titres de noblesse, les seigneuries de Livremont, d'Hortal et de Dampmartin, situées en Franche-Comté, et une somme de 4,000 florins. Mais à la conquête de la Franche-Comté par les Français, cette famille fut privée de ces sanguinaires honneurs; elle fut dégradée de noblesse et ses biens furent confisqués.

### MOSAÏQUE.

Négliger l'éducation des filles, c'est préparer la honte de sa propre famille et le malheur des maisons dans lesquelles elles doivent entrer. *Maxime chinoise.*

Vivre dans la mémoire des hommes est la seule chose qui puisse consoler de la brièveté de la vie.

Le baron D'HOLBACH.